LE PALAIS DE TIBÈRE

ET

AUTRES ÉDIFICES ROMAINS

DE

CAPRI

PAR C. WEICHARDT



AVANT SA DESTRUCTION
RECONSTITUTION

[illegible]

C. WEICHARDT

[illegible]
[illegible]

ente partielle de livres de la Duchesse de Camastra
H. des Vtes Mars 1941



LE PALAIS DE TIBÈRE
ET AUTRES ÉDIFICES ROMAINS DE
CAPRI

PAR

C. WEICHARDT

TRADUIT PAR J. A. SIMON

PARIS
LIBRAIRIE REINWALD
SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15.

NAPLES
RICC. MARGHIERI DI GIUS
77, GALLERIA UMBERTO I.

LEIPZIG
K. F. KOEHLER
21, TAEUBCHENWEG, 21.



Fig. 1. L'île de Capri.

A MA FEMME



BIBLIOGRAPHIE.

Robert Hadrawa's freundschaftliche Briefe über verschiedene auf der Insel Capri entdeckte und ausgegrabene Altertümer (traduit de l'italien). Gravures sur cuivre. Dresde, 1794.

G. M. Secondo. Relazione storica dell'antichità, rovine e residui di Capri. Naples, 1808.

Dom. Romanelli. Isola di Capri. Naples, 1816.

G. Feola. Rapporto dello stato presente delle anticaglie dell' isola di Capri. (Manuscrit, 1830.)

R. Mangoni. Ricerche topografiche ed archeologiche sull' Isola di Capri, da servire di guida a' viaggiatori. Naples, 1834.

R. Mangoni. Ricerche storiche sull'Isola di Capri e sulle vicine regioni del Cratere. Naples, 1834.

F. Alvino e cavaliere B. Quaranta. Le antiche ruine di Capri. Naples, 1835.

F. Gregorovius. Die Insel Capri, Idylle vom Mittelmeer. Leipzig, 1885.

J. B. Mac Kowen. Capri (s. l. n. d.)

A. Canale. Storia dell' Isola di Capri. Naples, 1887.

J. Beloch. Campanien. Geschichte und Topographie des antiken Neapel und seiner Umgebung. Breslau, 1890.

C. W. Allers. Capri. Munich, 1892.

A. Walters. Guide to Capri. Naples, 1893.

Dr. R. Schöner. Capri. Natur, Volkstum, Geschichte und Altertümer der Insel. Vienne, Pesth, Leipzig (s. d.).

CAPRI DANS L'ANTIQUITÉ.



CONSTRUCTIONS ROMAINES.

I. *Palais sur la mer.*
II. *Palais de la Certosa.*
III. *Palais de la Punta Tragara.*
IV. *Palais du Monte Castiglione.*
V. *Temple sur le Monte Michele.*
VI. *Palais de Tibère (Villa Jovis)*
VII. *Phare.*
VIII. *Tombeaux*

IX. *Escalier antique* } *constructions grecques.*
X. *Ville de Caprée* } *constructions grecques.*

Fig. 2.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.





Fig. 3. Tibère dans sa jeunesse.

Cherche d'abord l'impression exacte,
Tu trouveras l'exacte expression.
As-tu trouvé l'expression exacte,
Tu produiras l'exacte impression.
(d'après Rückert)



L'empereur Tibère qui passa les onze dernières années de son règne à Capri, possédait dans cette île, d'après Tacite, douze palais auxquels il donna les noms des douze principaux dieux. L'un des plus grands, celui de Jupiter (Villa Jovis), était situé à l'est sur les hauteurs escarpées de l'île et servit de séjour à l'empereur, ainsi qu'on peut le démontrer. Les habitants de Capri l'appellent encore aujourd'hui la Villa Timberio.

Ce livre est consacré en première ligne à la description de ce palais impérial. Nous ne nous occuperons des autres qu'en passant, pour compléter jusqu'à un certain point le tableau que l'île présentait dans l'antiquité.

C'est donc uniquement une évocation de l'ancienne Caprée, et non des reconstructions proprement dites, que nous avons l'intention d'offrir à nos lecteurs.

Nous aurions pu aussi prendre comme titre «Capri dans l'Antiquité» ou bien «Les palais impériaux de Capri», mais les renseignements dont nous disposons sont vraiment trop insuffisants pour pouvoir tenir ce que promettraient ces titres pompeux. Les ruines du palais de Tibère sont les mieux conservées et les plus connues: c'est pourquoi nous grouperons autour de cet édifice l'ensemble de nos considérations.

Mais qui pourrait étudier ce palais remarquable sans tenir compte en même temps des autres constructions romaines, surtout des villas et des palais élevés à Capri à la même époque, et sans s'intéresser à la destinée du maître impérial de la Villa Jovis?



Qui pourrait s'occuper des faits et gestes de Tibère à Capri sans jeter par la même occasion un coup d'œil sur l'histoire de l'île dans l'antiquité? De même, il est impossible de décrire l'île telle qu'elle a pu être dans les temps anciens sans la peindre également dans son état actuel par une instructive comparaison.

L'auteur de cet ouvrage a passé deux hivers d'un repos involontaire, il est vrai, mais bienheureux dans ce séjour enchanteur, où la nature a entassé toutes les sortes de beautés de façon si prodigue qu'elle apparaît comme la première des merveilles du golfe de Naples et qu'elle fascine, avec une force toujours nouvelle, celui qui la comprend.

En automne, quand les vignes ont encore tout leur feuillage, enveloppant comme d'un filet d'or les terres fertiles entre les rochers sauvages, à l'époque où la masse des étrangers n'est pas encore venue l'envahir, on éprouve une jouissance toute particulière à s'y livrer à la flânerie et, son Gregorovius en poche, à se reposer parmi les touffes de genêts inondés de soleil.

Alors s'évoquent devant l'esprit les temps disparus de l'empereur Auguste et de Tibère, rêves tout éveillés dans la lumière étincelante du jour; les tas de pierres informes, couverts d'une vigoureuse végétation, reprennent leur aspect primitif et leurs couleurs; des palais resplendissants se dressent à nouveau sur les hauteurs et dans les replis des fertiles vallées; du milieu des pierrailles et des ruines s'élèvent des escaliers et des galeries ouvertes, peintes de couleurs vives; des colonnes et des statues émergent des jardins impériaux.

Cependant, tout est resserré dans un étroit espace. Un développement s'est à peine produit, tant il est entravé par les parois des rochers tombant presque à pic du côté de la mer.

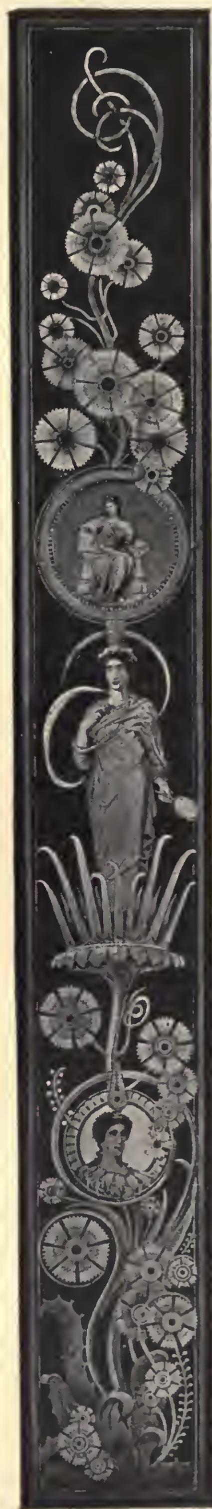
Mais c'est surtout pour la Villa Jovis qu'il ne pouvait être question d'une extension en largeur; l'édifice dut s'élever par étages successifs, recouvrant péniblement

cette hauteur abrupte pour en former le couronnement harmonique, comme la continuation et l'achèvement de ces escarpements rocheux, du haut desquels, encore aujourd'hui, l'œil ne contemple l'abîme qu'avec un frisson d'horreur.

Ce ne sont pas de simples fantasmagories que nous créons là en plein midi; non, c'est bien ici qu'ils se trouvaient, les palais de l'empereur Tibère: là-bas, auprès de la mer, à l'endroit où un large plateau, aujourd'hui champ de manœuvres pour la garnison, s'élève au-dessus des vignobles semés de ruines et où des murailles romaines se dressent comme des écueils au milieu des vagues écumantes; ou bien à mi-hauteur de l'île, là où, de façon si singulière, on a érigé un cloître (fig. 4) sur les fondations d'un palais romain, de sorte que l'on croit voir encore partout les galeries et les cours de la résidence impériale; ou bien encore à l'est, tout en haut, sur la crête vertigineuse des rochers du sommet qui supportent une ruine colossale de trois étages: partout, on peut les voir mieux conservés et plus clairement disposés qu'à Rome les ruines du Palatin.

Ici, nous pouvons toucher du doigt les murailles et les voûtes anciennes, et nous montons d'un étage à l'autre par des escaliers antiques. Les corridors et les chambres montrent même des traces de mosaïques et les murs de derniers restes de décoration picturale. On peut encore rétablir exactement le plan général de cet édifice et, en le combinant avec les exigences bien connues d'un palais impérial romain, on arrive à le reconstituer avec une très grande vraisemblance.

L'état de nos connaissances sur les palais impériaux de Rome et de Tivoli, les diverses représentations de grands palais qui nous ont été conservées dans les peintures murales de Pompéi, mais, avant tout, les ruines elles-mêmes doivent nous aider à nous former aussi une idée de son aspect extérieur.





Par un examen plus attentif, nous reconnaissons que les bâtiments ont été établis à l'aide de murailles tantôt relativement faibles, tantôt d'une épaisseur exagérée, et nous en concluons de façon certaine que les murs épais ont dû porter plusieurs étages, tandis que les autres formaient des corps de bâtiment moins élevés et simplement accolés.

Ainsi se profile déjà une esquisse des masses architecturales qui a de nouveau pour elle beaucoup de vraisemblance.

Il serait téméraire, sans doute, de prétendre que notre description de l'extérieur de la Villa Jovis ait la valeur d'une reconstitution. En revanche, nous pouvons l'affirmer pour notre plan.

Tous les faits acquis ont été utilisés et, à l'aide de ce que nous savons de l'architecture romaine en général, nous avons créé une image dont le rapport avec le véritable palais d'autrefois est à peu près celui d'un roman historique à l'histoire réelle.

L'ambition de l'auteur se borne là.

C'est un travail de jour de fête, né dans la joie et le soleil, dans cet état d'âme qui règne tout le long de l'année au sein de cette île bienheureuse, même au milieu du mugissement de la tempête.

La beauté de Capri a déjà été célébrée un nombre incalculable de fois, mais jamais on n'a essayé de représenter par l'image les constructions gigantesques qui s'unissaient jadis à ces beautés de la nature pour leur plus grande gloire mutuelle. Et cependant, l'idée devait venir naturellement à un peintre d'orner ces roches escarpées de châteaux fantastiques, qu'ils fussent ou non authentiques.

Il n'est sans doute pas un seul visiteur de Capri, tant soit peu doué d'imagination, qui ne s'écrie en contemplant les ruines de la Villa de Tibère: «Que l'île devait être belle, quand le palais s'élevait encore ici et que la cour impériale pouvait y déployer toute sa magnificence!»

Mais si un architecte tente ici l'entreprise de faire revivre aux yeux du lecteur ce dont plus d'un aura regretté la disparition comme d'une beauté abolie à jamais, ce que d'autres, méditant sur ces restes de splendeur déchue, auront vu ou désiré voir en imagination, il faudra bien aussi que le même lecteur se contente ici des représentations et du style d'un architecte et n'exige point le travail d'un peintre.

L'archéologue non plus ne jugera pas ces pages de la même façon que les reconstitutions de l'auteur à Pompéi, qui, s'appuyant sur des trouvailles mensurables, ont pu affronter victorieusement la critique scientifique.

Que l'on accorde plutôt à l'auteur cette chevauchée dans les régions de la poésie, ce bref jour de fête passé au superbe château de Tibère, dans l'île rafraîchie par la brise de la mer; car il doit redescendre assez tôt dans les basses maisons des habitants de Pompéi, pour continuer son pénible jeu d'assemblage avec les pierres qui y sont restées.

La joie que l'auteur a éprouvée dans la description des palais de Capri a trouvé son expression dans les riches frontispices et encadrements dont il a orné son livre. Ils ont été dessinés sous sa direction par ses élèves de l'Académie royale des Beaux-Arts à Leipzig. Ce sont des compositions libres dans le style ornemental gréco-romain, en rapport avec la civilisation de l'île au temps de Tibère.

Leipzig, le 10 Janvier 1901.

C. Weichardt.



3



Fig. 4. Le couvent de la Certosa à Capri.

CHAPITRE II.

PREMIÈRES IMPRESSIONS.



EST.



OUEST.

Fig. 5. Ile de Capri (vue du nord).
Le Monte Solaro, situé à l'ouest, est le plus élevé. Il paraît plus petit, parce qu'il est à l'arrière-plan.

Capri, rocher désert, tu rêves sur les flots,
Féerique vaisseau, bleu dans une mer bleue!
(d'après Georges Asmus)



Quand le voyageur parcourt aujourd'hui le promontoire du Pausilippe près de Naples et qu'il laisse errer son regard sur l'incomparable panorama du golfe, il aperçoit d'abord les maisons de la ville s'étageant les unes au-dessus des autres en une pente rapide, ses coupoles, ses cloîtres élevés et le château Saint-Elme; plus loin, la ceinture des villes et des villages qui, suivant l'ourlet d'écume du bord de la mer, sont campés au pied du Vésuve et se continuent à travers les jardins de la presqu'île de Sorrente jusqu'au cap Minerve; enfin, son regard est vivement attiré par une île toute bleue surgissant, noble et imposante, de la mer aux flots bleus. C'est Capri!

On en a comparé la forme à celle d'un sphinx. Gregorovius lui trouvait une ressemblance avec un sarcophage reposant sur la mer. Byron la comparait à une vague fouettée par la tempête. Mais les comparaisons sont inutiles pour comprendre que les contours de Capri sont d'une beauté rare, d'une exquise harmonie de lignes, d'un aspect caractéristique incomparable (fig. 5).

Si maintenant nous nous embarquons, à mesure qu'en fendant les flots bleus nous nous rapprocherons de cette terre pleine de promesses, nous verrons des formes particulières se dessiner dans ses masses rocheuses: les versants rapides de la côte septentrionale se montrent au-dessus de jardins en terrasses, à travers la végétation luxuriante desquels apparaissent des maisons et des chemins; en haut, à mi-hauteur de l'île, nous apercevons une ville toute blanche,



Fig. 6. La grotte blanche.

Capri avec sa coupole et ses clochers. A l'ouest, sur un rocher qui semble inaccessible, nous voyons une deuxième ville, Anacapri, s'allongeant entre des bois d'oliviers et surplombée par le Monte Solaro qui s'élève à 600 mètres d'altitude. Vers l'est, l'île se termine par une falaise tombant à pic dans la mer d'une hauteur de 325 mètres. C'est ici que se trouvait le château de Tibère.

Elle se compose ainsi de deux parties nettement distinctes: l'une, la plus grande, vers l'ouest; l'autre, la plus petite, vers l'est. Elles ont toutes deux leur ville propre.

Tel est le tableau de l'île vue du côté du nord: ici, les jardins en terrasses s'abaissent doucement, entre les deux parois de rochers, jusqu'à la mer et au port de la Grande Marina qu'entourent des maisons (fig. 10).

Mais si l'on s'approche du côté opposé de l'île, vers le sud, son aspect est encore plus saisissant, car le Monte Solaro se précipite ici brusquement de toute sa hauteur dans la mer, en une seule paroi de rocher abrupte, tandis que la moitié orientale de l'île (fig. 6 et 14) nous montre, déchiquetées et pleines de grottes, ses masses de rochers qui,



Fig. 7. Côte de l'est avec l'Arco naturale.

dans leurs nombreux écroulements et glissements, ont jeté dans la mer, avec les pierrailles de l'éboulis, leurs blocs énormes à présent jouets des vagues mugissantes des tempêtes du sud.

Mais tous ces rochers dispersés dans la mer ne sont rien en comparaison des trois géants des Faraglioni (fig. 13 et 14) qui se dressent tout près de la côte avec leurs pics et leurs crêtes dentelées. Le plus grand a un pourtour de 250 mètres et une hauteur de 120 mètres. Le plus petit est percé d'un arc en forme de tunnel (fig. 9) sous lequel passent les bateaux à voile des pêcheurs.

Sur cette côte si riche en révolutions du sol, les montagnes se sont-elles écroulées en précipitant leurs sommets dans l'abîme? ou bien ces rochers gigantesques ont-ils jailli du fond de la mer par la force des volcans, pour braver maintenant la fureur des vagues dans la pleine lumière du soleil?

La côte orientale de l'île (fig. 7) est également escarpée, rocheuse, sauvage. Çà et là, des parois de rochers ont formé par leur éboulement des pentes raides dirigées vers la mer. On y voit par places un fouillis inextricable de buissons d'un vert noirâtre semés de roses grim-



pantes et s'étendant au milieu de roches d'un gris bleuâtre. Tout au-dessus, se détachant sur le ciel, se montre un imposant portique de rochers, l'Arco naturale, bizarre caprice de la nature. Plus loin, sortant presque verticalement des eaux, la montagne du nord-est de l'île dont le sommet forme le promontoire couronné autrefois par le palais de Tibère.

Telle est l'esquisse rapide de la première impression extérieure que produit l'île sur le visiteur d'aujourd'hui, avant qu'il ne foule le sol de Capri.

A le considérer superficiellement, ce tableau ne doit pas différer sensiblement de celui que l'île présentait du temps de Tibère. C'étaient les mêmes parois de rochers tombant à pic et les mêmes terrains plantureux; les gigantesques Faraglioni et l'Arco naturale apparaissaient alors comme aujourd'hui et la mer éternelle déferlait sur ses rivages.

En revanche, tout ce que l'homme avait ajouté à cette nature, d'une grandeur toujours égale, était bien différent: partout où portait le regard dans cette petite île qu'on embrasse d'un coup d'œil, on voyait des palais impériaux surgir de jardins soignés avec art; les maisons de campagne se montraient au milieu des champs d'oliviers et des vignobles; des temples étaient dédiés aux dieux de la Grèce. Cependant la vieille ville grecque de Caprée n'était pas située où nous voyons la Capri d'aujourd'hui, mais bien sur le fertile versant septentrional, auprès de la mer (fig. 2).

Toute l'île s'élevait alors à plus de 6 mètres au-dessus du niveau actuel, tandis qu'à l'époque préhistorique il est démontré qu'elle se trouvait à environ 200 mètres de profondeur.

Ce curieux phénomène mérite d'arrêter quelque temps notre attention.

A une hauteur de 200 mètres dans la montagne nous remarquons une série de grottes de dimension respectable et, sur la même ligne, mais souvent effacée, une large rainure horizontale dans les

rochers. On peut ainsi reconnaître clairement que le niveau de la mer s'est trouvé jadis de façon durable à cette altitude. Au temps d'Auguste on découvrit dans plusieurs de ces grottes des ossements d'animaux préhistoriques. L'une d'entre elles, située sur la route d'Anacapri, est aujourd'hui ornée d'une statue peinte de la Madone devant laquelle une lampe éternelle brille la nuit comme une étoile dans cette cavité obscure.

Le calcaire était-il moins résistant à ces endroits ou exposé tout particulièrement à l'action des flots? ou bien l'eau tombant goutte à goutte a-t-elle achevé dans son travail millénaire de creuser les trous et d'orner les voûtes de stalactites? Toutes ces circonstances peuvent avoir coopéré à la création curieuse de cette série de grottes gigantesques situées à la même hauteur, ainsi que de cette puissante arcade de rochers que les flots infatigables ont creusée et élargie à leur niveau le plus ancien pendant des milliers d'années.

Ces faits nous amènent à la conclusion que Capri ne formait pas alors une seule île, mais se composait d'un groupe de cinq, deux grandes et trois petites. En effet, non seulement la ville actuelle de Capri, mais aussi tous les terrains qui relient les différentes montagnes, se trouvent au-dessous de nos grottes, donc aussi sous le niveau préhistorique de la mer.

L'émersion de l'île jusqu'à cette hauteur de 200 mètres a dû être successive et comporter de nouveau un espace de plusieurs milliers d'années. Sinon, comment s'expliquer l'altitude surprenante de 75 à 100 mètres que nous montrent quelques-unes de ces grottes? Ensuite la marche ascendante de l'île jusqu'à 6 mètres au-dessous du niveau actuel a été sans doute plus rapide, car c'est l'état qu'elle nous présente à l'époque d'Auguste et de Tibère. Leurs constructions en ruines existent encore aujourd'hui à une profondeur de 6 mètres ou bien surgissent de l'eau et escaladent le rivage sous forme de murailles de briques d'un brun noirâtre, dures comme le fer (fig. 11 et 12). On





Fig. 8. L'Arco naturale.
(Niveau de la mer à l'époque préhistorique.)

passe ainsi en barque sur l'eau transparente au-dessus des chambres et des corridors immergés des splendides palais de cette époque reculée aujourd'hui séjour des coquillages et des poissons. La mer rejette encore parfois sur les rivages des morceaux de marbre arrondis et de petites pierres de mosaïques lavées par les eaux.

Qui n'évoquerait ici le souvenir de la légende du Nord sur cette ville engloutie dont les maisons à pignons et les tours dorment au fond de la mer? Les fantastiques habitants s'y promènent dans un costume depuis longtemps aboli; ses cloches mises en branle ne laissent percevoir à travers l'eau que des sons lointains et assourdis. Ce conte poétique devient une réalité sur ces merveilleux rivages: mais ici, entre ces murailles revêtues de marbre et sous ces colonnades décorées de fresques, résidaient les plus fiers porteurs de toges d'une brillante époque qui a atteint les limites

humainement possibles dans la prodigalité et les plaisirs des sens, mais aussi dans le déploiement des arts. A l'endroit où les vagues viennent se briser contre ces vénérables débris dépouillés de tout ornement se dressaient autrefois des statues de bronze et de marbre; le péristyle montrait des fontaines jaillissantes au milieu de corbeilles fleuries et, à travers la colonnade de la dernière terrasse donnant sur la mer, le regard s'étendait sur tout le golfe dans la direction de Naples, vers la montagne au pied de laquelle était située la florissante Pompéi et vers les hauteurs de la presqu'île de Sorrente.



Que ce niveau de la mer dans l'antiquité, à 6 mètres plus bas qu'aujourd'hui, ait subsisté pendant des milliers d'années avant l'époque romaine, nous en avons à nouveau la preuve dans les nombreuses grottes (fig. 6) qui se trouvent tout autour de l'île à ce niveau. Les vagues continuent encore aujourd'hui à élargir ces grottes. Grâce à elles, le soleil y fait briller sur les stalactites des voûtes des reflets miroitants et, là où le mouvement des flots vient caresser les parois humides, s'est formée une incrustation d'un rouge de corail qui contraste vivement avec les couleurs de l'eau, passant du bleu le plus intense au vert émeraude.

C'est sans doute quelques siècles après Tibère que l'île recommença à s'enfoncer lentement de 11 mètres dans la mer, si bien qu'une partie des grottes les plus basses disparut sous la surface de l'eau. Après environ douze siècles, elle remonta de nouveau de 5 mètres pour rester dès lors jusqu'aujourd'hui à 6 mètres sous le niveau de l'antiquité. C'est ainsi qu'il se fait que nous voyons maintenant à une hauteur de 5 mètres au-dessus de la surface actuelle, une ligne horizontale d'érosions et de petites cavités produites par les eaux, tandis qu'à 6 mètres plus bas on peut constater l'existence des restes, à peu près détruits, des édifices dont les sandales des Romains foulaient autrefois le pavement.



Après avoir ainsi fait le tour de l'île dans notre barque pour en contempler la forme extérieure et étudier les effets intéressants des changements de niveau de la mer, abordons maintenant du côté Nord où se trouve, aujourd'hui comme autrefois, un port médiocre appelé la Grande Marina (fig. 10).

Certainement il y avait aussi jadis en cet endroit des cabanes de pêcheurs et des bâtiments dépendant du port, tandis que la ville de Caprée proprement dite s'étendait au milieu de la large vallée fertile, modérément escarpée, qui relie les deux moitiés rocheuses de l'île.

Les terrains où était située la ville ancienne s'appellent maintenant la Contrada Torre (fig. 10 C-T); mais il n'est pas possible d'en marquer les limites, parce qu'on ne peut signaler la moindre trace de murs d'enceinte.

Suivant la légende, Caprée *(Καπρέαι* ou *Καπρίαι)* fut fondée par des colons grecs qui, voguant en quête d'aventures vers la Campanie, s'établirent dans cette île au cours de leur odyssée: c'étaient, disait-on, des Téléboëns d'Acarnanie. En tout cas, l'île était encore tout à fait grecque du temps d'Auguste.

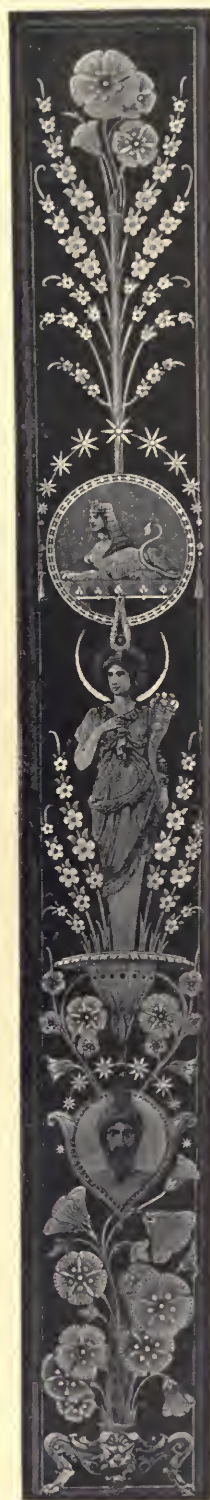
C'est à la même époque que Naples et Pompéi auront été aussi colonisées par des Grecs, car le culte des Sirènes, introduit de la Grèce et surtout florissant à Caprée, existait également dans la ville plus tard nommée Naples, mais qui portait alors le nom de la sirène Parthénope.

Cette époque, tout enveloppée encore des voiles de la légende, est mentionnée dans des vers de Virgile qui nous dit dans l'Enéide:

Toi-même, illustre chef d'une ligue fatale,
Toi-même dans mes vers tu revivras, Oebale,
Oebale qu'ont produit, pour l'honneur de leur nom,
La nymphe Sébéthis et le vieux roi Télon,
Quand des Téléboëns la colonie obscure
Dans Caprée enfermait sa puissance future.

(trad. Delille).

L'île de Capri est appelée par plusieurs l'île des Sirènes; cette dénomination ne peut se justifier que par le fait que le culte des Sirènes y fut autrefois établi. Le nom d'îles des Sirènes était porté dans l'antiquité, ainsi qu'aujourd'hui, par les trois petites îles rocheuses et dénudées qui se trouvent immédiatement derrière le cap Minerve à l'extrémité de la presqu'île de Sorrente, mais du côté du golfe posidonien, tandis que sur l'autre versant du même promontoire s'élevait, suivant Strabon, un temple des Sirènes. La pointe de ce cap était couronnée par un temple de Minerve qui passait pour une fondation d'Ulysse.



On a sans doute concentré autour du nom d'Ulysse toutes les aventures et les souffrances des navigateurs grecs de cette époque mythique qui ont entrepris de hardis voyages de découvertes vers la Sicile et la côte occidentale de l'Italie. Ulysse apparaît ainsi comme le représentant de ces vaillants marins qui sillonnaient sur leurs petits vaisseaux ces mers pleines d'îles et d'écueils. Les fondateurs de la ville de Caprée furent aussi de ces natures aventureuses qui abordèrent dans cette île magnifique, cachèrent leurs navires dans les grottes et, s'établissant d'ordinaire paisiblement à côté des habitants primitifs, y implantèrent leur civilisation et leurs dieux.

Toute cette superbe côte, de la Sicile jusqu'à Capri et au-delà, porte d'ailleurs tout le caractère du paysage homérique.

Le type, tel qu'il ressort de la connaissance de l'Odyssée et des descriptions de la nature qu'elle renferme, en est aujourd'hui nettement défini. Notre île de Capri présente ces marques du paysage homérique de façon très complète. Frédéric Preller, qui est probablement, dans ses fresques bien connues, l'interprète le plus accompli de l'Odyssée, a pris justement à Capri la plupart des traits de ses tableaux. Il en a utilisé les récifs, les grottes et les arcades de rochers. Même Charybde et Scylla, situés, comme on sait, en Sicile,

ont leur pendant dans l'orageux détroit qui sépare Capri du cap Minerve.

Par suite de l'isolement et de la petitesse de l'île, les mœurs et la langue grecques s'étaient conservées jusqu'à l'époque impériale romaine; même la langue officielle fut jusqu'alors le grec et, encore aujourd'hui, on retrouve dans la population de Capri de purs types grecs, qui rappellent vivement les intéressants portraits trouvés, il y a environ vingt ans, dans les chambres funéraires grecques de l'Egypte.



Fig. 9. Arcade des Faraglioni, île du milieu (niveau actuel).

CHAPITRE III.

CONSTRUCTIONS ANTIQUES AU BORD DE LA MER.

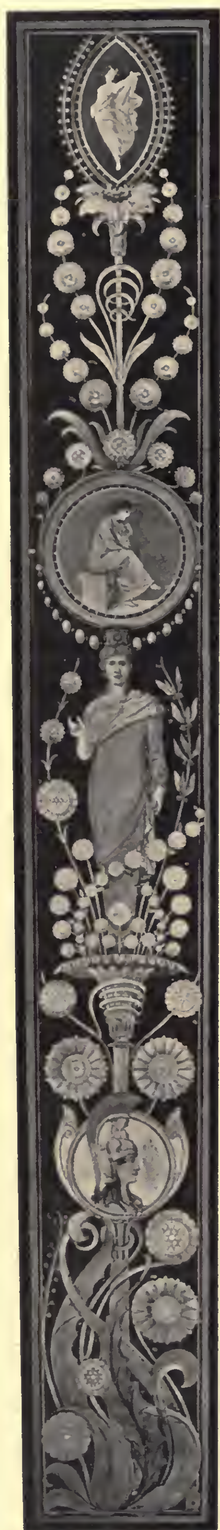


Mon pied trébuche . . . Quoi! une inscription? . . . Indéchiffrable! —
Les pas des voyageurs vous ont effacés, mots profondément gravés —
Que la piété du maître sculpteur devait transmettre à la millième génération.
(Goethe)



La ville grecque de Caprée qui se transforma en une ville romaine au 1er siècle de notre ère, ne nous a naturellement pas laissé d'édifices proprement dits. En revanche, on trouve encore dans les vignobles, à l'ombre des orangers et des citronniers, des terrasses et des citernes antiques de grandes dimensions. La plupart des habitations y sont élevées sur des fondations antiques, beaucoup à l'aide de matériaux du même temps. Il n'est peut-être pas un seul propriétaire de vignes dans la Contrada Torre (fig. 10 C—T) qui ne soit en même temps chercheur de trésors et ne découvre des monnaies, des mosaïques, des amphores, des tessons peints, des verreries, des plateaux d'argile, des seuils et autres fragments de marbre. Mais la plupart des grandes trouvailles ont été faites par hasard, en arrachant un olivier ou une yeuse dont les profondes racines s'étaient nouées autour d'une œuvre d'art de premier ordre. Plus d'un pauvre vigneron est devenu un homme riche par la découverte de trésors artistiques et de monnaies antiques qu'il vendait secrètement.

R. Hadrawa, le savant autrichien qui a publié en 1794 un ouvrage dans lequel il dépeint ses fouilles à Capri de façon très amusante sous forme de lettres à un ami sans doute imaginaire, nous raconte ce qui suit: «Je n'ai pas encore perdu tout espoir. Aussi j'ai l'intention de faire fouiller la région où doit avoir été trouvée la statue colossale du Tibère sans tête que l'on peut voir maintenant à Rome magnifiquement restauré. En fouillant ces vieilles ruines, on ne peut pas avoir



son attention dirigée sur un seul objet et encore moins songer aux choses les plus rares que l'on puisse désirer; il faut y apporter un flegme imperturbable, car on trouve des monuments de façon tout à fait imprévue et, en cherchant un camée, on rencontre un pavement; où l'on espère trouver des colonnes, on doit se contenter d'un bracelet et en voulant simplement arracher une vigne, on découvre un Germanicus. Toute fouille est une entreprise hasardeuse et c'est la chance qui y joue le plus grand rôle.»

Dans une construction élevée sur des fondations antiques, on a longtemps fait servir de seuil une table de marbre sur laquelle on lisait, à demi effacée, une des rares inscriptions romaines qui aient été trouvées dans le périmètre de l'ancienne ville. Les pas des nouvelles générations effaçaient ainsi, sans s'en douter, les précieux témoins d'un temps disparu.

La seule source vraiment bonne dans cette île, si pauvre sous le rapport des eaux, est également située dans l'enceinte de l'ancienne ville. Cependant, alors comme aujourd'hui, le besoin de nombreuses citernes se fit sentir. Restaurées par leurs propriétaires actuels, elles servent de nouveau soit de citernes, soit de caves ou d'étables. Plusieurs de ces réservoirs ont une longueur de 10 à 15 mètres et une largeur et une hauteur de 4 à 5 mètres. Le plus grand, construit très solidement à l'aide de murs de 2 mètres d'épaisseur, a une longueur de près de 60 mètres, sur 10 de largeur et 5 de hauteur. Il n'était presque jamais à sec et on en concluait avec raison qu'il communiquait avec une source souterraine.

Au commencement de notre siècle, on découvrit un sarcophage de marbre de l'époque impériale taillé dans un seul bloc et décoré d'une ornementation assez lourde. Il renfermait un squelette de femme et des restes reconnaissables de riches vêtements brodés d'or et d'argent. Outre des parures, boucles d'oreilles, bracelets, et une bague avec camée, on y trouva encore un bâton en forme



Fig. 10. Port actuel
C. T. (Contrada Torre). P. (Colline s



:apri (Grande Marina).
ıquelle s'élevait le palais d'Auguste).

de sceptre, long d'un demi mètre et cerclé de trois anneaux d'or, ce qui fit supposer qu'on avait affaire ici aux restes d'un membre de la famille impériale.

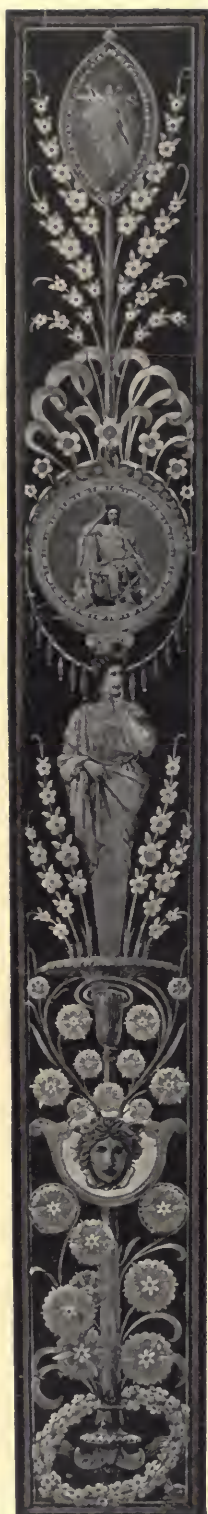
Il subsiste également sur le territoire de la ville plusieurs tronçons des égouts antiques, qui aboutissaient sans doute à l'énorme cloaque construit en moellons et débouchant dans la mer non loin du port. Son état de conservation est encore aujourd'hui excellent.

L'existence d'une ville en cet endroit du temps du Bas-Empire et au commencement du moyen âge est prouvée par la vieille église de San Costanzo (fig. 2) située dans l'enceinte de la cité grecque et bâtie dans le style byzantin. Elle passe pour une des plus anciennes de l'Italie. Parmi les colonnes de l'intérieur, il y en a quatre en marbre égyptien, appelé aussi marbre tibérien. Elles ont été prises à d'autres édifices romains. C'est là d'ailleurs un signe caractéristique des monuments byzantins. Comme à Rome et à Ravenne, par exemple, on utilisait, sans égard pour leur force de résistance ou leur longueur, les fûts de colonne ou les chapiteaux les plus précieux des temples et des palais romains du voisinage.

Saint Constance, à qui cette église était dédiée, est encore aujourd'hui le patron de l'île. Suivant la légende, le cadavre du saint arriva de Byzance flottant dans un tonneau et aborda dans l'île. Dans l'église principale de la ville actuelle de Capri se trouve encore une statue de saint Constance à mi-corps, grandeur naturelle. Elle est en argent et richement ornée de pierres précieuses antiques, trouvées dans l'île. Le saint tient à la main une grappe de raisin en argent qui lui a été consacrée de nos jours par les habitants de l'île après la disparition d'une maladie de la vigne. Les ossements ont été transportés pendant le moyen âge à Bénévent par les moines du mont Cassin qui avaient des terres à Capri.

Après cette petite digression sur saint Constance, qui règne depuis plus de treize siècles sur les cons-





ciences des Capriotes, tandis que Tibère ne domina dans Capri que pendant onze ans, revenons à notre cité grecque de Caprée.

A côté des maigres restes de cette ville, en partie recouverts à nouveau de décombres, nous admirons avec une sorte de stupeur un construction datant probablement de l'époque grecque la plus reculée et qui chercherait sans doute vainement son égale: nous voulons parler du grand escalier de 880 marches qui reliait la ville basse de Caprée avec la ville haute d'Anacaprée, située sur un plateau rocheux.

Strabon nous raconte que depuis toujours l'île a possédé deux villes. Le vieil escalier nous montre que la deuxième ville était bâtie sur la hauteur, à peu près sur l'emplacement de l'Anacapri actuel, à une altitude de 270 mètres. La seule communication entre ces deux points était formée par l'escalier, large de 1.50 à 2 mètres.

Il se montre à nous avec cette largeur dans les 159 marches encore entièrement conservées. Elles ont été taillées dans la pierre de façon impérissable. Peut-être qu'aux endroits où le terrain était plus commode les degrés ont pu être plus larges. Ce chiffre de 880 marches pour tout l'escalier est celui qu'admet M. Schœner dans son livre aussi consciencieux qu'agréable sur Capri. Pour arriver à ce total, il suppose que l'escalier descendait jusqu'à la mer. Hadrawa comptait encore 552 marches en 1794; en 1834, Mangoni n'en trouvait plus que 533. Ces deux savants estimaient que l'escalier ne commençait qu'à la vieille ville, tandis que M. Schœner prétend pour de bonnes raisons qu'il se continuait jusqu'à la mer.

Cette dernière opinion présente une grande vraisemblance pour qui sait qu'aujourd'hui encore les communications entre le port et la ville haute se font presque exclusivement par la voie de l'escalier. La grande route en lacet qui monte de la mer à Capri, et de là à Anacapri, n'existe que depuis vingt ans et

n'est jamais utilisée par les habitants quand ils ont à porter des fardeaux. Ils préfèrent la voie directe de l'escalier qui aura été sans doute établi au moment de l'émigration des Capriotes vers la région supérieure de l'île.

C'est précisément la dernière partie du terrain en pente, depuis la Contrada Torre jusqu'à la mer, qui est particulièrement escarpée, et il faut bien admettre qu'un escalier reliait le port à la vieille ville en se raccordant en même temps à l'escalier menant à Anacapri. Aussi, tous les fardeaux à transporter du port à la ville haute devaient être, comme aujourd'hui, portés sur la tête ou hissés de marche en marche. Dès lors, il va de soi que les besoins des Anacapriotes devaient être de la plus grande simplicité et ne demander ni importation ni exportation. Mais, en revanche, comment aura-t-on pu amener sur les hauteurs les lourds blocs de marbre précieux, les fûts de colonne de Cipolino, les grands objets et les statues de bronze et de marbre, ainsi que tout le mobilier des palais impériaux? La seule supposition admissible est que tout était hissé jusqu'à la hauteur du Capri actuel au moyen de rouleaux ou de traîneaux spéciaux, glissant sur un plan incliné disposé à cet effet. A partir du niveau de cette ville nouvelle, à une altitude d'environ 140 mètres, on peut encore constater partout aujourd'hui les traces visibles de larges chaussées, souvent taillées dans le roc, et reliant entre eux les différents palais de la moitié orientale de l'île. Même une route plus étroite, mais encore carrossable, conduisait jusqu'au point si élevé où se trouvait la Villa Jovis. S'il avait existé une route menant du port à celles que nous venons de signaler, il est certain qu'on en retrouverait aujourd'hui des traces. Par suite de la difficulté du terrain et du caractère massif des substructions qu'il conditionnait, ainsi que de la solidité ordinaire des voies romaines, elles n'auraient pas pu disparaître au cours des temps.





Dans une île aussi rocheuse et qui ne permet qu'en certains endroits la construction de routes, il n'est guère admissible qu'on ait fait de grands changements dans leur orientation après qu'elles furent établies. C'est ce que prouve la moitié orientale de l'île où les nouvelles voies suivent le tracé des anciennes et où celles-ci sont encore en partie utilisées directement.

Le grand escalier d'Anacapri, ce témoignage imposant et vénérable de l'habileté technique des anciens Grecs, formait encore il y a vingt ans le seul lien entre la nouvelle Capri et Anacapri; comme nous l'avons vu, c'est alors que fut construite la nouvelle chaussée. La plus grande partie de l'ancien escalier a été soit arrachée, soit ensevelie sous les décombres par l'explosion des rochers et la chute des débris. Seule la partie qui se trouve au-dessus de la voie nouvelle est entièrement conservée et encore utilisée par les habitants de Capri.

Au temps d'Auguste, nous pouvons constater chez les Romains de distinction un goût tout particulier pour la vie dans des îles bien situées. La vie agitée de Rome forçait les hommes d'Etat comme les chefs d'armée à chercher périodiquement du repos et des forces nouvelles dans ces agréables séjours. Brutus allait à Nisida dans la terre de Lucullus; Antoine vécut longtemps tranquille à Samos avant la bataille d'Actium: Auguste s'y retira après avoir remporté cette victoire. Agrippa habitait à Lesbos et Tibère, longtemps avant son avènement, se retira pendant sept ans d'un exil volontaire à Rhodes, s'y livrant à l'étude avec des amis ayant les mêmes goûts que lui. Devenu empereur, il passa, comme nous avons vu, les onze dernières années de sa vie à Capri.

En 29 avant J.-C., lors de son retour de l'Asie et peu avant son triomphe de trois jours à Rome, Auguste, âgé alors de 33 ans, vint à Capri, mais nous ne savons si c'est pour la première fois. On lui

montra une vieille yeuse jusqu'alors desséchée et qui commençait à reverdir. Le superstitieux Auguste considéra cet événement comme un présage heureux. L'île lui plut et il demanda à l'échanger contre Ischia, bien qu'elle fût beaucoup plus grande et plus fertile que Capri. C'est ainsi que cette île devint une possession impériale, après avoir appartenu à Naples depuis l'an 326 avant J.-C.



Il est très vraisemblable qu'Auguste forma dès lors le projet de construire ici des palais et des villas, qu'il mit ensuite ce plan à exécution et qu'il s'y retira souvent pour se reposer des fatigues du gouvernement. Les anciens historiens nous donnent peu de détails à ce sujet et ne font mention que de son premier et de son dernier séjour dans l'île, peu avant sa mort. Cependant on est fondé à croire que l'empereur, propriétaire de l'île pendant 43 ans, y manifesta également son grand goût pour les constructions.

Les rares biographes d'Auguste que nous connaissons, et dont aucun n'était contemporain de l'empereur, avaient tant de choses importantes à rapporter sur sa vie qu'il leur était impossible de détailler les séjours d'Auguste dans chacune de ses campagnes. Cette première et dernière mention que nous venons de signaler, était chaque fois en rapport direct avec des événements d'une importance capitale pour l'histoire du monde.

Dans son ouvrage sur «Auguste et son temps», M. V. Gardthausen s'est imposé le pénible travail de composer une sorte de journal de la vie d'Auguste. Il ne signale également que deux séjours à Capri.

Ecoutons maintenant ce que Suétone, né 56 ans après la mort d'Auguste, nous raconte sur le dernier séjour du vieil empereur: «Auguste visita la côte de Campanie et les îles voisines. Il consacra au séjour de Capri quatre journées qu'il passa dans la plus grande tranquillité d'esprit et avec l'humeur la plus enjouée . . . Au moment où son vaisseau franchissait



Fig. 11. Ruines dites des Thermes de Tibère (côté de l'ouest) appartenant au palais sur la mer.

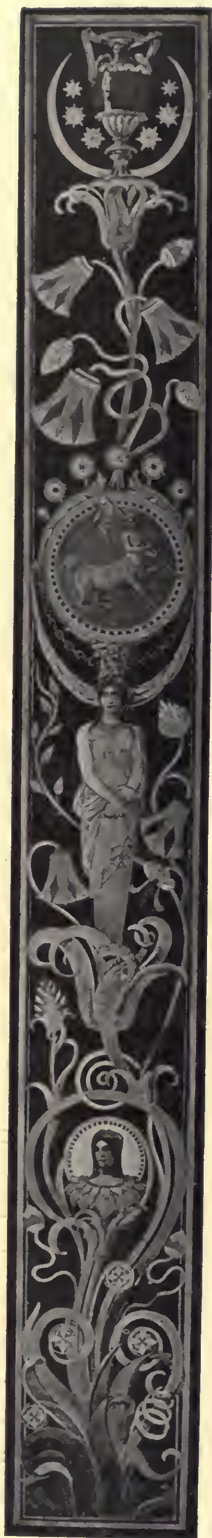
la baie de Puteoli, les passagers et les matelots d'un navire justement arrivé d'Alexandrie lui présentèrent tous leurs vœux de bonheur, revêtus de leurs habits de fête, couronnés de fleurs et brûlant de l'encens. Ils l'accablaient de leurs louanges et lui criaient: «C'est sous ton égide que nous vivons, que nous naviguons, que nous jouissons de l'aisance et de la liberté!» Il en fut tellement réjoui qu'il fit cadeau de quarante pièces d'or à chacun de ses compagnons et leur fit jurer de consacrer cet argent exclusivement à l'achat de marchandises d'Alexandrie. Tous les jours suivants, il distribua en outre différents petits cadeaux, des toges romaines et des manteaux grecs, à la condition que les Romains se vêtiraient et parleraient comme les Grecs et les Grecs comme les Romains. De même, il assista avec assiduité aux exercices grecs des jeunes gens, dont un bon nombre étaient restés fidèles aux vieux usages (grecs), et il leur offrit un banquet auquel il prit part et lors duquel non seulement il permit, mais même demanda qu'on se livrât à toutes les plaisanteries ordinaires et qu'on pillât les fruits, les victuailles et autres dons. Bref, il s'abandonna à toutes les sortes de réjouissances.

Il appelait une île prés de Capri «Apragopolis» (Paresseville) à cause de la vie oisive qu'y menaient certains personnages de sa suite.



Fig. 12. Ruines dites des Thermes de Tibère (côté de l'est) appartenant au palais sur la mer.

Masgabas, un de ses favoris, avait reçu d'Auguste le surnom de Ktistès (en grec, fondateur), comme s'il avait fondé cette ville. Pendant le banquet, l'empereur vit au loin une foule de gens portant des torches et se rendant au tombeau de Masgabas, décédé l'année précédente. Alors le monarque déclama à haute voix le vers grec suivant, qu'il avait improvisé: «Je vois le tombeau du fondateur tout brillant de l'éclat des lumières.» — Puis il s'adressa à Thrasylos qui appartenait à la suite de Tibère et était assis en face de lui. Comme il n'était pas au courant, l'empereur lui demanda quel était à son avis le poète qui avait fait ce vers. — Thrasylos réfléchit un instant. Mais déjà l'empereur continuait: «Tu vois, on vient avec des torches honorer la mémoire de Masgabas.» — L'empereur, ayant de nouveau demandé de qui était ce vers, Thrasylos répondit qu'il ne le savait pas, mais qu'il les trouvait excellents quel qu'en fût l'auteur. L'empereur se mit à rire et fut d'une gaieté excessive. Quelque temps après, il se rendit à Naples malgré ses douleurs abdominales qui tantôt augmentaient et tantôt diminuaient. Cependant il assista jusqu'au bout à un concours d'exercices gymnastiques fondé en son honneur et qui avait lieu tous les cinq ans. Accompagné de Tibère, Auguste se rendit ensuite à la ville désignée précédemment (Bénévent).



Mais, à son retour, sa maladie s'aggrava. Finalement, il dut s'arrêter à Nole et rappela Tibère qui avait continué son voyage. Il eut alors avec lui un long entretien secret, après lequel Auguste ne s'occupa plus d'aucune affaire importante. Le dernier jour, il s'informa à plusieurs reprises si le public du dehors commençait à s'inquiéter à son sujet. Il se fit donner un miroir et ordonna qu'on lui peignît les cheveux et qu'on arrangeât ses joues défaites. Puis, il demanda à ses amis, qu'il avait fait entrer, s'ils trouvaient qu'il avait bien joué la comédie de la vie, ajoutant alors en grec la formule d'usage au théâtre à la fin des représentations: «Si la pièce vous a plu, applaudissez et accompagnez mon départ de vos joyeuses acclamations.» Ensuite il congédia tous ses amis, et tandis qu'il s'informait, auprès des gens qui venaient d'arriver de Rome, au sujet de la santé de la fille de Drusus alors malade, il expira tout à coup entre les bras de Livie en disant: «Adieu, Livie! Souviens-toi de notre heureuse union!» Il eut une mort douce et sans souffrances, telle qu'il l'avait toujours désirée. Il mourut dans la même chambre que son père Octave, à l'âge de 76 ans moins 35 jours.» Comme c'est touchant dans sa simplicité purement humaine tout ce que Suétone nous rapporte des derniers jours du vieil empereur à Capri, derniers jours aussi d'une vie si active!

Nous ne voyons pas ici le souverain qui faisait la loi au monde, le surhomme favorisé par une chance inouïe, qu'on honorait comme un dieu dès qu'il paraissait dans les provinces et auquel l'amour de ses peuples érigeait des statues d'or et des temples ainsi qu'à sa Fortune.

Nous voyons le vénérable vieillard entouré de ses amis, de son épouse Livie, âgée comme lui, et de son beau-fils Tibère. Ils sont à table, et, avec une douce gaieté, l'empereur regarde au loin sur la mer vers la petite île à laquelle il a donné par plaisanterie

le nom d'île des Paresseux; en même temps, il rappelle dans des vers grecs la mémoire de son favori Masgabas le Fondateur qui l'a précédé dans la tombe.

Il y a comme une impression solennelle de déclin du jour, de dernier rayon de soleil bienheureux dans cette scène qui nous apparaît comme un adieu à son île et qui l'était en effet. Il put encore une fois comtempler du haut de son palais la pure beauté de ce monde, et de douces et heureuses pensées remplirent l'âme du vieil empereur.

Mais de ce court récit de Suétone il ressort encore maint détail qui nous intéresse.

Nous apprenons que Masgabas, un des favoris d'Auguste, était mort à Capri l'année avant le dernier séjour de l'empereur et que le tombeau de ce Masgabas se trouvait dans l'île voisine, nommée par plaisanterie l'île des Paresseux; enfin, qu'on honorait sa mémoire en y allumant des torches pendant le banquet que l'empereur offrit aux jeunes gens grecs de l'endroit. Or, il n'y a près de Capri, en dehors des roches inaccessibles des Faraglioni, qu'une seule île de dimension restreinte, le rocher, plus large que haut, appelé aujourd'hui Monacone (fig. 13). Situé non loin des Faraglioni, il possède encore non seulement les derniers restes d'un tombeau romain, mais aussi un escalier antique taillé dans les rochers.

Auguste regardait sans doute cette île pendant le repas du haut d'une de ses villas. Or, de tous les endroits de Capri connus de façon certaine par des trouvailles antiques pour avoir possédé des constructions romaines, il n'y en a qu'un qui puisse être pris en considération, parce qu'il est le seul d'où on aperçoive la petite île de Monacone: c'est le promontoire escarpé au sud de l'île qu'on nomme aujourd'hui la Punta Tragara (fig. 2).

Cet emplacement magnifique est déjà désigné par Hadrawa comme un de ceux où doit avoir existé





un palais impérial. De fait, on trouve encore aujourd'hui sur ce terrain des pavements de marbre précieux, des maçonneries romaines, des morceaux de marbre étranger et des monnaies. Une chaussée facile, construite avec art, conduisait à mi-hauteur de l'île jusqu'à cet endroit.

On peut conclure de cet ensemble de faits les conséquences suivantes, qui ont au moins pour elles une très grande vraisemblance:

1) L'île des Paresseux mentionnée par Suétone est identique avec la petite île aujourd'hui appelée Monacone. Là se trouvait le tombeau de Masgabas qu'Auguste nommait le Fondateur.

2) Masgabas, qu'Auguste aimait tout particulièrement, appartenait à sa société la plus intime, et il est probable qu'au moment où la mort vint l'atteindre, il ne se trouvait pas sans l'empereur à Capri.

3) Une des villas d'Auguste était située sur le cap qui porte aujourd'hui le nom de Punta Tragara.

Nous parlerons à nouveau de ce château au chapitre suivant qui est consacré aux édifices romains à mi-hauteur de l'île. Nous ne l'avons mentionné qu'à propos de la discussion du passage de Suétone. En même temps nous examinerons l'opinion de M. Schöner qui déclare impossible d'identifier l'île de Monacone avec l'île des Paresseux.

Revenons à la côte Nord de l'île. Nous trouvons à l'ouest de l'emplacement de l'ancienne Caprée, près du port, une élévation de terrain rocheuse et escarpée, mais d'une hauteur modérée (fig. 10 P) qui semble comme résister à la pression des terres cultivées descendant la pente. Sur ce cône tronqué montagneux, magnifiquement situé au bord de la mer, on voyait un immense palais romain dont le constructeur a été sans doute Auguste.

Lui seul, le bienveillant ami de la population de l'île, pouvait établir son château si près de la ville, et non Tibère, ce contempteur du genre humain

qui habitait solitaire sur les hauteurs bien gardées de la montagne, entouré seulement de quelques intimes. Cependant, l'énormité des constructions ne laisse le choix qu'entre ces deux empereurs.

Palazzo al mare est encore le nom que les habitants donnent aujourd'hui à l'endroit où s'élevait cette gigantesque résidence d'été, en bas, près de la mer, à l'ombre des falaises abruptes, non loin de la vieille ville. C'était un château d'été, alternant avec le château de la Punta Tragara qui était destiné au séjour pendant la saison d'hiver. Il était orienté vers le sud et de hautes montagnes le mettaient à l'abri des vents du nord. Le château sur la mer invitait à des parties de plaisir en bateau le long de la côte; on pouvait s'établir et se baigner dans les grottes rafraîchissantes, se promener dans les allées ombreuses des jardins impériaux, tracés dans le terrain en pente douce derrière le palais; ou bien encore, on séjournait sur les terrasses le long de la mer: les hautes constructions en écartaient le soleil.

Si nous escaladons la colline, nous arrivons bientôt à un plateau uni, situé à environ 25 mètres de hauteur. Il sert aujourd'hui de place d'armes et mesure, d'après M. Schöner, 90 mètres de long sur 60 mètres de large. Telles sont les dimensions du bâtiment central qui se développait jusqu'à la mer dans une série de terrasses et d'escaliers, ainsi que le montrent des restes de solides murs d'appui. Rappelons-nous que la mer avait alors un niveau de six mètres inférieur à celui d'aujourd'hui. Ce palais sur la mer a dû être imposant et vraiment impérial. Nous ne le comprenons bien qu'en parcourant les terrains situés en arrière, et en contemplant les immenses substructions et les voûtes indestructibles qui apparaissent dans les jardins. A l'est et à l'ouest également, des ailes se rattachaient au bâtiment principal. Dégringolant en bas de la colline et s'étendant jusqu'au rivage d'alors, elles dressent encore au-





jourd'hui au-dessus des vagues leurs sévères murailles, dures comme le fer (fig. 11 et 12).

L'emplacement, comme partout à Capri, était trop restreint pour le déploiement du faste impérial. Cependant on ne semble pas avoir construit ici comme sur les hauteurs de l'île un palais de trois à quatre étages. On engloba plutôt tout le terrain situé en contre-bas. C'est ainsi que cet édifice gigantesque arriva à occuper, malgré les difficultés du terrain, un espace de plus de 220 mètres de long et de 110 mètres de large, sans compter les dernières annexes de l'ouest. Comme du côté du nord il couvrait également le rocher de ses larges terrasses jusqu'au rivage, le château, vu de la mer, devait donner l'impression qu'il sortait directement de l'eau, tandis que les constructions cachaient en réalité une colline de 30 mètres de haut et d'une largeur respectable.

On peut hardiment affirmer ce fait à condition que les ruines, connues sous le nom de bains de Tibère (fig. 11 et 12) et se trouvant encore aujourd'hui dans l'eau, aient appartenu au grand palais sur la mer, ainsi que l'admettent tous les savants qui ont traité de Capri. Il faut qu'elles aient constitué une aile occidentale du château, ayant son pendant à l'est du bâtiment principal de l'autre côté. Et en effet, on retrouve encore sur le versant oriental de la colline tant de vieilles murailles, ainsi que des restes de colonnes et de pavements de marbre, qu'il est impossible de révoquer en doute cette supposition. Comme ces deux ailes, avançant sur le bâtiment principal situé plus haut, descendaient jusqu'à la plage et cachaient le terrain escarpé situé derrière, comme d'autre part le bâtiment central descendait de terrasse en terrasse jusqu'à la mer, on avait certainement, comme nous l'avons dit, l'impression que le palais sortait directement des eaux en cachant la colline dans son intérieur.

Pour s'en étonner, il faudrait n'avoir jamais vu de constructions romaines, surtout les palais de Rome et de Tivoli, de même que les villas de la Renaissance avec leurs énormes terrasses escaladant toute une montagne comme à Frascati.

Nulle part il n'est plus hors de propos d'apporter notre sentiment des proportions mesquinement bourgeois que dans l'analyse des édifices publics et des palais princiers de l'antiquité, qu'ils se trouvent à Rome ou à Persépolis, à Babylone, en Egypte ou à Capri.

Nous reviendrons encore sur ce point plus en détail en traitant du château de Tibère dans notre cinquième chapitre.

Outre le grand palais sur la mer, il semble qu'il y ait eu encore d'autres villas impériales en relation plus étroite avec l'ancienne ville. Elles ont peut-être été habitées par des membres de la famille impériale ou des favoris. Elles peuvent cependant tout aussi bien avoir appartenu à de riches particuliers. En deux endroits, on a déterré beaucoup de chambres avec pavement en mosaïque romaine, des citernes et des murs de terrasses qui faisaient partie de tout un ensemble important formant château ou villa. C'est là également qu'on a trouvé, outre les cinq statues de marbre sans têtes, la statue colossale d'un empereur mentionnée par Hadrawa. Elle est également sans tête et a été complétée de façon à en faire un Tibère.

Outre ces villas et ces châteaux sur la mer, nous voudrions mentionner quelques restes de constructions remarquables de l'époque antique. Elles se trouvent non seulement dans les grottes, mais aussi aux endroits qui ont servi de places d'atterrissage pour les navires.

D'abord se présente la grotte d'azur bien connue. C'est une cavité de 30 mètres de large et de 50 mètres de long qui ne possédait pas, il est vrai, à l'époque d'Auguste et de Tibère cet effet de lumière d'un bleu magique qui lui a valu à bon droit une célébrité uni-





verselle. A ce moment, comme nous savons, le niveau des eaux était à six mètres plus bas qu'aujourd'hui et l'on ne pénétrait pas dans la grotte par le petit trou large de 1 m. 75 et haut à proportion, qui n'est accessible que dans de tout petits canots par une mer tranquille. L'entrée était un ample portail de rochers de 15 mètres de haut et 12 mètres de large, s'ouvrant sous ce trou et permettant un accès facile, si même il ne dépassait pas alors le niveau de l'eau de plus de 4 mètres. Un escalier taillé dans les rochers extérieurs, et dont il subsiste encore un certain nombre de degrés nouvellement restaurés, conduisait alors le long de la paroi escarpée, depuis l'entrée jusqu'à une construction située tout au-dessus de la grotte et qui ne manquait pas d'importance. On la considère aussi comme une villa impériale. L'escalier commençait à une plate-forme située dans la mer devant l'ouverture antique de la grotte. Il prouve l'utilisation de cette cavité pendant l'antiquité. L'intérieur a aujourd'hui une hauteur de 15 mètres à partir de la surface de l'eau, tandis que le fond est à 16 mètres au-dessous. Pendant l'antiquité, elle avait donc 21 mètres de haut, ce qui fait la hauteur d'une maison de quatre étages.

On distingue sur les parois intérieures des traces du niveau de la mer pendant le moyen âge, c'est-à-dire à 5 mètres plus haut qu'aujourd'hui. L'entrée de la grotte était donc tout à fait cachée à l'époque postromaine. Elle resta inconnue jusqu'à ce que l'île fût remontée jusqu'à son niveau actuel.

Deux ouvertures de la paroi intérieure de droite, séparées par un pilier de rocher, conduisent d'une plate-forme antique à un passage souterrain se dirigeant vers le haut et montrant au commencement des traces de ciseau. Ceux qui prétendent que tous les châteaux de Capri ont été bâtis, et aussi parfois habités par Tibère, admettent que la villa située tout au-dessus de la grotte communiquait avec elle par ce passage et que Tibère descendait par cette voie avec ses

hétaïres pour se baigner. Cependant cette galerie devient, après une centaine de mètres, si étroite et si difficilement franchissable qu'on doit abandonner l'idée d'une communication intérieure avec la partie d'en haut, d'autant plus que l'escalier extérieur constituait un passage aussi court que commode.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la grotte dans laquelle la lumière du jour pénétrait abondamment par une large ouverture ne peut pas avoir présenté du temps des Romains la même couleur bleue qu'aujourd'hui où la lumière, entrant par le petit trou, ne suffit pas pour éclairer les larges et profondes voûtes des rochers. C'est l'eau elle-même, naturellement bleue et éclairée par le large portail situé sous la surface de la mer, qui agit comme source de lumière principale et éclaire magiquement la grotte de ses reflets d'un bleu sombre. L'intermédiaire au moyen duquel la lumière du soleil pénètre dans la cavité par réfraction est en effet d'un bleu intense, plus coloré et plus éclatant que celui du ciel, car la couleur spécifique des mers du sud est bleue, de même que les eaux des Alpes sont vertes. La couleur bleue devient déjà visible sur le bordage d'un vaisseau peint en blanc; mais ici, où il s'agit d'une masse d'eau de 16 mètres de hauteur éclairée par en dessous, cette couleur spécifique s'épaissit en une masse d'un bleu profond qui est d'autant plus coloré que la lumière blanche du soleil intervient moins directement.

Les parties vert émeraude que l'on remarque souvent sur les côtes méridionales au milieu de la mer bleue s'expliquent également par cette couleur fondamentale de l'eau. Elle se mélange avec celle des bancs de sable jaunâtres du fond pour former cette nuance brillante et délicieuse.

Chacune des grottes situées au bord de la mer présente une couleur différente suivant la largeur de l'ouverture et la couleur des pierres. C'est ainsi que





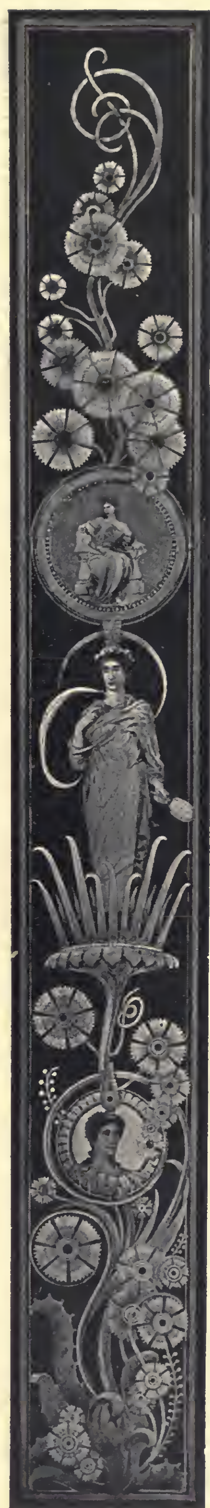
l'on trouve également une grotte verte et une blanche (fig. 6).

Sur la côte méridionale de l'île et s'élevant à une hauteur assez faible au-dessus de la mer, si bien que les vagues viennent y déferler par les tempêtes du sud, se trouve une cavité de 30 mètres de long, de 20 mètres de large et 15 mètres de haut. Elle est encore munie d'un pavement datant des Romains et incliné vers la mer. On l'appelle aujourd'hui Grotta dell'Arsenale. Elle servait sans doute dans l'antiquité d'atelier de réparations pour petits navires. Les parois semblent avoir été entièrement pourvues d'un revêtement en maçonnerie à cause de l'eau qui suintait. Du moins, on en retrouve encore des restes, de même que des traces d'une petite chambre servant sans doute d'habitation au gardien. Ce qui rend très vraisemblable cette explication de la grotte comme étant un lieu de carénage, c'est qu'à droite et à gauche, à une faible distance, se trouvait de chaque côté un débarcadère, l'un derrière les Faraglioni au cap Tragara et l'autre plus loin, à la Petite Marine. A ces deux endroits, on avait établi un petit port en utilisant les baies naturelles et les bancs de rochers. Il était protégé par un môle contre la violence des vagues et pouvait recevoir de petits navires et des barques de pêcheurs.

On aperçoit encore aujourd'hui dans la mer des restes de murailles romaines. La Piccola Marina, même sans môle protecteur, sert également de nos jours de port de refuge pour les bateaux à vapeur et à voile qui n'osent aborder à la côte du nord, quand la tramontane précipite les flots furieux contre les falaises et la digue insignifiante du port.

Abordons maintenant au petit havre de la côte sud de Capri pour nous orienter comme nous l'avons fait pour le nord et examinons de près cette vallée sauvage qui monte devant nous sur le flanc de la montagne.

Nous savons que l'île est partagée en deux moitiés de grandeur inégale. La plus grande, celle de l'ouest, est reliée à l'autre par une arête de montagne située à environ 140 mètres au-dessus de la mer. Elle s'élargit vers le nord et devient la fertile campagne descendant à la mer (fig. 10) où se trouvait autrefois la ville de Caprée. Au sud également, cette arête étroite se rattache à un terrain en pente aboutissant à la mer. Il est aussi encaissé entre des roches escarpées et conduit au petit port de la Piccola Marina. Il est difficile de s'imaginer un contraste plus grand que celui de ces deux vallées profondes faiblement inclinées.



La vallée du nord est large, en pente douce et couverte d'une riche végétation. Celle du sud est étroite, abrupte, stérile, inhospitalière. Ce n'est qu'un amas confus de blocs pierreux où ne croissent que des genêts. Les parois des rochers qui la bordent de toutes parts, la cime élevée du Monte Solaro à l'ouest et les pics ravagés du Monte Castiglione à l'est n'ont pas seulement formé cette vallée sauvage par leurs écroulements dans les temps préhistoriques; plus tard encore, du temps des Romains et dans la suite, des blocs gigantesques se sont détachés, surtout du Monte Castiglione, et se sont précipités dans la mer en se fracassant sur leur chemin avec un bruit épouvantable; ou bien, retenus par les amas de blocs existants, ils sont venus augmenter encore la sauvagerie de ce tableau. Quand on quitte l'étroit sentier qui, du bord de la mer, monte vers les hauteurs de l'île en se transformant souvent en escalier, on tombe aussitôt au milieu de ces énormes débris des éboulements jetés pêle-mêle les uns sur les autres dans un désordre saisissant. On ne peut les escalader qu'en grimpant. Nous voici loin des paysages homériques! C'est un pays fabuleux et l'on s'étonnerait à peine de voir tout à coup un centaure effrayé fuyant à l'aspect de l'intrus moderne, ou des satyres blottis avec



leurs nombreuses familles dans les anfractuosités des falaises, ou bien encore un sphinx se chauffant au soleil au haut d'un pic et fixant de son regard impassible, dirigé vers le sud, la surface plane de la mer sans golfes et sans îles.

Au milieu de ce chaos sauvage, tout ce que les hommes y ont établi fait un effet étrange. En haut, où il y a relativement peu de rochers écroulés, on a élevé des murailles et planté des vignes. Un vigneron a construit sa maisonnette sur un gros rocher arrondi isolé au milieu du terrain. Il en a adroitement approprié le plan, d'ailleurs très simple, à cette surface restreinte. Un peintre est venu se construire un atelier de ses propres mains, entre deux blocs énormes. Il vivait là comme Robinson dans son île. Les rares pêcheurs qui habitent ce rivage étroit et semé d'écueils ont aussi bâti leurs cabanes sur ces entassements de rochers écroulés. Ils font sécher leurs filets sur les bancs d'écueils durs comme le fer, mais polis par les vagues, dont les formes fantastiques sont d'une telle beauté qu'on voudrait voir des sirènes s'y reposant à demi cachées et faisant glisser sur les eaux étincelantes leur chant séducteur.

Malheureusement on est venu établir, il y a quelques années, un four à chaux avec cheminée à 40 mètres au-dessus de ce charmant petit point d'atterrissage. Il dévore l'un après l'autre les blocs amoncelés et en fait de la chaux blanche. Depuis, le charme est rompu. Tous les êtres fabuleux ont quitté ces parages. Le peintre aussi a gagné les hauteurs de la nouvelle ville de Capri. Quand le four à chaux aura déblayé la Petite Marine, on pourra peut-être en établir un autre dans le voisinage des Faraglioni, ou, mieux encore, près de l'Arco naturale et peu à peu il nous rendra le service d'aplanir les routes de Capri.

Nous n'avons pas l'intention de donner une description de l'île telle qu'elle est aujourd'hui, mais telle qu'elle fut dans l'antiquité. C'est donc à ce point de

vue que nous avons examiné le petit port de la Piccola Marina, et surtout les nombreux débris de murs romains que nous avons trouvés au-dessus comme au-dessous de la surface des eaux. On peut admettre qu'en dehors des constructions du port il y a eu ici encore d'autres installations, probablement de petites maisons de campagne et des bains, qui ont été détruits en partie et jetés à la mer par des écroulements de rochers dont nous trouvons encore des restes abondants sur le rivage actuel.

Une assez grande cavité semi-circulaire, creusée dans la pente abrupte tout près du rivage, mais à l'écart de la petite baie du port, nous donne tout à fait l'impression qu'il a existé ici des constructions, détruites depuis par les grands blocs de rochers encore semés tout autour. Seul le terrain creusé par la main de l'homme a subsisté. Nous n'avons pu résister au plaisir de faire une esquisse de cette vallée sauvage, en y représentant un petit établissement de bains romains démoli par l'écroulement des rochers (fig. 14).

C'est une fantaisie d'architecte. Pendant qu'il se reposait au soleil, au milieu de ces amas de pierres et de ces murs antiques tombés en ruines, l'idée lui est venue de reconstituer de cette façon l'aspect de cet intéressant rivage si souvent représenté. Il n'aura pas besoin de s'excuser si le dessin manque d'exactitude, puisqu'il ne visait qu'à le mettre d'accord avec le caractère sauvage de ce lieu. Les trois blocs énormes des Faraglioni sont bien en harmonie avec cet ensemble. Ils doivent leur existence à des bouleversements bien autrement gigantesques encore. Comme les éclats de rochers de nos jours paraissent misérables en comparaison! Quand on s'attarde sur ces rivages et qu'on se met à songer à toutes ces transformations des temps passés, on croit entendre le bruit étourdissant des écroulements de rochers qui, fendant le toit des maisons, démolissent d'un seul coup les gros murs





Fig. 13. Les trois rochers des Faraglioni et l'île de Monacone (M), vus de l'est.

et cassent en deux les robustes colonnes, pour se précipiter enfin dans la mer jaillissante.

Quittons maintenant le rivage et montons le sentier ardu qui grimpe sur le flanc de la montagne. Nous y trouvons des traces d'écroulements plus récents. Les maisons sont toujours menacées. Mais sur les bords du golfe de Naples, soit au pied du Vésuve, soit entre des parois de rochers à pic, partout les habitants sont insouciants et s'abandonnent avec confiance à leur bonne étoile et à la protection des saints.



Fig. 14. Partie de la côte méridio



dans l'antiquité (traitée librement).



Fig. 15. Substructions d'une route romaine.

CHAPITRE IV.

CONSTRUCTIONS ROMAINES À MI-HAUTEUR DE L'ÎLE.





Fig. 16. Le premier rocher des Faraglioni et le palais d'Auguste à la Punta Tragara actuelle.

A l'ombre des ronces,
Les décombres et la terre les recouvrent,
Et les herbes hautes se balancent au gré des vents.
(Goethe)



A Capri, où une nature d'une grandeur parfaite s'ajoutait à un art également parfait à sa manière, l'action réciproque de ces deux éléments présente une importance particulière. L'adaptation exacte de l'architecture au paysage environnant a toujours été une pierre de touche pour la valeur de l'artiste et de l'œuvre d'art, tandis qu'on reconnaît le maladroit en ce qu'il cherche à dépasser la nature ou l'ignore tout à fait.

Les palais impériaux étaient soumis à des conditions toutes différentes suivant les diverses altitudes de l'île. En bas, auprès de la mer, là où les flots venaient baigner le pied du palais d'Auguste, il fallut créer des terrasses ombragées sur lesquelles on pût venir se promener par les chaudes journées d'été pour jouir de l'odeur et de la fraîcheur des vagues. A mi-hauteur de l'île, au milieu du plateau fertile, le palais s'élevait dans des jardins ombreux; des charmilles, des treilles sur colonnades (pergulae) et des balustrades le long de la crête du rocher entouraient l'édifice (fig. 20) qui pouvait s'étendre à volonté, tandis que tout en haut, sur la cime étroite, le château de Tibère devait se développer en hauteur, avec des terrasses sur le devant et à son sommet, d'où l'on pût contempler la vaste mer, l'île elle-même, les villes du golfe et jouir en même temps de l'air pur de cette haute région. En revanche, la végétation, le jardin devait s'arrêter tout près du château en évitant tout le sommet rocheux dénudé. Alors comme aujourd'hui, on ne trouvait de terrains fertiles que du côté de l'ouest.



Fig. 17. Ville de Capri, vue de l'ouest.

La plupart des nombreuses constructions romaines importantes, bâties à mi-hauteur de l'île, se trouvaient à l'est dans la plus petite moitié de Capri, dans la large et fertile campagne qui s'élève en amphithéâtre derrière la ville, du côté du sud. Il y en avait aussi sur le Monte Michele et le Monte Castiglione. C'est entre ces deux montagnes qu'est bâtie la ville de Capri (fig. 17 et 18). Le Monte Michele et le Monte Castiglione s'élèvent presque verticalement au-dessus de la mer au nord et au sud. Du côté de la ville, ils s'aplanissent en formant des terrasses bien cultivées. De petites maisons blanches sont au fond de ce vallon et se groupent autour d'une église à coupole. Quand on entre dans la ville du côté de l'ouest, on voit les flancs des deux montagnes se rapprocher de si près qu'on pourrait barricader tout le côté oriental de l'île par une muraille qui n'aurait pas plus de quelques centaines de mètres de longueur. En fait, elle paraît bien avoir existé dans l'antiquité; du moins avons-nous trouvé en cet endroit des restes de murailles romaines très épaisses. Il est certain que Tibère, profitant de ce mur, y a fait faire une porte étroitement gardée pour empêcher les intrus de pénétrer dans cette partie de l'île. Il recherchait en effet la solitude de Capri, non seulement par mépris pour le genre humain et par dégoût pour le caractère vil et rampant de la noblesse et du peuple de Rome, mais aussi parce qu'il craignait pour sa vie. Il



Fig. 18. Ville de Capri, vue de l'est.

avait continuellement peur d'être empoisonné ou poignardé par ceux-là mêmes qui avaient le plus de motifs de le craindre.

Les débarcadères praticables et les routes qui conduisaient à la partie supérieure de l'île étaient situés en dehors de cette barrière. Seul le petit port des Faraglioni (fig. 16), avec le sentier abrupt qui mène dans l'île, permettait d'y pénétrer, ce qui n'était pourtant pas sans danger. Du reste, cet endroit était suffisamment gardé par le palais d'Auguste établi à la Punta Tragara. Il était impossible d'aborder en aucun autre point de la moitié orientale de l'île, car les falaises du rivage se dressent ici directement hors de la mer, escarpées et inaccessibles.

Pour permettre à nos lecteurs de mieux s'orienter quant à la situation des constructions impériales à mi-hauteur de Capri, nous avons ici deux gravures qui représentent les parages avoisinant la ville actuelle. La fig. 17 nous montre l'étroite partie occidentale de la ville dont les maisons blanches sont adossées au nord au Monte Michele (M), tandis que la route pavée, à droite dans cette même gravure, se trouve déjà sur le versant du Monte Castiglione, situé en face.

Le mur d'appui (B), que l'on remarque un peu plus bas, nous indique l'entrée de la ville. La fig. 18 représente la ville vue du côté de l'est. Ici, elle s'étend en une belle ligne ondulée jusqu'à un large et fertile plateau (H). Ce dernier est entouré par une



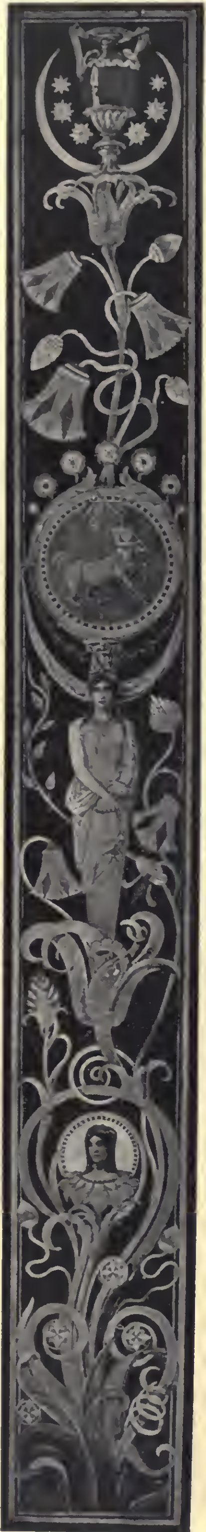
route (S) qui décrit un demi-cercle. On pourrait comparer cette partie de l'île à un amphithéâtre énorme, s'étendant au sud jusqu'au bord des falaises à pic sur la mer (fig. 20).

Au milieu de cette plaine creusée en coquille, un cloître très imposant a été bâti sur les fondations d'un palais impérial. C'est le couvent de la Certosa (P). Il s'étend jusqu'aux rochers du rivage et est entouré de jardins. Plus loin et derrière, nous apercevons une hauteur avec un plateau (E), puis le versant nord, en pente douce, du Monte Castiglione (C), auquel se rattache la ville de Capri. A l'arrière-plan, au-dessus de la ville qui forme le commencement de la moitié orientale de l'île, s'élève la partie occidentale avec son gigantesque massif rocheux du Monte Solaro (So), la plus haute montagne de Capri. Le couvent de la Certosa, quoique négligé et en partie en ruines, apparaît encore comme une des constructions les plus importantes de l'île. Il sert aujourd'hui de caserne. On peut d'ordinaire vanter le bon goût des moines qui savent trouver les sites les plus pittoresques pour leurs couvents. Mais cette fois, c'est un empereur romain qui a eu ce mérite. L'examen minutieux du monastère prouve en effet que, non seulement il a été bâti sur les fondations d'une grande construction antique, mais que plusieurs des murs anciens restés debout, ainsi que beaucoup de matériaux, ont été utilisés. Au pied du mur énorme qui protège ce couvent du côté de la mer, on trouve dans les pierrailles entassées des fragments de marbre et de briques qui proviennent certainement de murs antiques écroulés.

Il est évident que nous avons affaire ici à un palais impérial bâti par Auguste. Les larges cours entourées de portiques, toute la masse compacte des constructions qui y sont encore, ressemblent plutôt à un palais romain qu'à un couvent. Dans les jardins entourés d'une haute muraille, on trouve encore des fondations romaines, des fragments de marbre et des



Fig. 19. Partie de la côte méridionale de l'ile.



monnaies antiques; mais c'est surtout le cas pour l'élévation E (fig. 18) située au sud-ouest. On y trouve deux minces rochers réunis par un arc et formant une plate-forme naturelle où semble s'être élevée jadis une petite construction dépendant du château.

La colline E est d'un accès facile quand on suit le sentier étroit qui traverse l'ancien jardin du couvent.

Celui qui parvient sans éprouver de vertige jusqu'à cette plate-forme dépourvue de parapets ne peut s'empêcher de pousser un cri d'admiration en présence de cette abondance inattendue de beautés naturelles. Tous les charmes de la campagne de Capri se déroulent tout à coup devant les yeux ravis du spectateur. La paroi du rocher abrupt que nous avons pu gravir sur un chemin en pente douce, tombe ici verticalement dans la mer, et, tout près de nous, le Monte Castiglione s'élève perpendiculairement aussi, surplombant notre plateau rocheux. Que l'œil s'élève pour en contempler le sommet ou s'abaisse pour en regarder la base au milieu des flots, on est saisi d'un égal effroi. Mais si l'on se retourne (fig. 19), le regard glisse tout le long des falaises abruptes et des écueils de la côte méridionale jusqu'à la brusque élévation de la Punta Tragara avec son point culminant, les Faraglioni.

Ajoutons à toutes ces beautés sauvages les vastes horizons de la mer, la grande surface plane qu'aucune île n'interrompt, l'écume blanche qui borde les rochers du rivage et le bruit incessant des vagues qui monte jusqu'à nous.

Quand nous visitons une belle cathédrale, que notre œil analyse avec délice les beautés d'une noble architecture et le charme des couleurs se jouant sur les murailles plongées dans un demi-jour, si tout à coup l'orgue retentit dans l'espace avec les voix de chanteurs invisibles, l'accord de ces arts si puissants produit sur nos âmes un effet irrésistible. L'ouïe et la vue, ces

sens si délicats, sont doublement affectés. Cette jouissance artistique nous élève en même temps qu'elle nous émeut. Telle est aussi notre impression sur ces rochers déserts qui dominent les flots et où cet ouvrage grandiose de la nature, plus majestueux que toutes les créations humaines, est chanté par la seule voix qui soit digne de lui, le chant de l'océan.

C'est de ce même plateau, aplani par les Romains et d'où l'on domine les toits et les cours de la Certosa, que nous avons essayé de transformer à nouveau ce couvent en palais impérial. Nous ne prétendons nullement établir une reconstitution exacte et scientifique, provoquant la critique et la discussion. Notre imagination, plus vive en cet heureux pays, s'est au contraire tout simplement amusée à construire sur des fondations existantes, et à l'aide de restes visibles, un palais nouveau qui certainement a un aspect différent de celui d'autrefois.

En revanche, notre dessin aurait l'ambition d'être exact au point de vue de la distribution des palais romains en général et de l'idée précise que doit se faire quiconque étudie avec soin ce genre d'édifices. Pour cette comparaison, ce ne sont pas tant les constructions du Palatin qui entrent en ligne de compte que la villa d'Adrien à Tivoli. Celle-ci, quoique appartenant à une époque plus avancée, répondait sur presque tous les points aux besoins des premiers Césars. Le palais d'Adrien occupait, il est vrai, une étendue vingt fois plus grande. Nous y trouvons également de grandes cours ouvertes, entourées de portiques et de chambres où devait se tenir la garde attachée à la personne de l'empereur; puis, différents groupes de bâtiments irréguliers, s'adaptant aux caprices du sol et contenant des appartements somptueux pour l'empereur, parfois un petit théâtre, des bains et des chambres pour les dignitaires de la cour. Le tout était entouré de jardins, de terrasses, de petits belvédères et de colonnades pleines d'ombre. La disposition de





ce palais d'Auguste devait être à peu près la même, quoique sur une plus petite échelle, mais encore fort imposante. Bien des siècles se sont écoulés depuis l'édification de ce palais; il n'en reste plus que peu de traces qui ne nous permettent pas de déterminer la destination de chacune des parties et d'en essayer la reconstitution. Cependant, la description que nous venons de tenter n'est qu'une forme plus tangible de l'idée impressionnante qu'autrefois, à cette même place, sur ce même rocher s'élevant à 120 mètres au-dessus de la mer, au milieu de ces terres fertiles, environné de jardins touffus, se dressait un palais impérial dans tout l'éclat du soleil méridional.

Tous ceux qui ont publié des ouvrages sur l'île de Capri pendant ces deux derniers siècles, partagent l'idée très répandue que toutes les villas et les châteaux de Capri ont été bâtis par Tibère. Rien ne prouve cette opinion, et nous sommes au contraire convaincu que la plupart des villas situées au bord de la mer et à mi-hauteur de l'île sont dues à Auguste. Tibère, son successeur, n'a fait que les recevoir de lui en les utilisant. Peut-être les aura-t-il transformées ou agrandies pour les approprier à ses goûts.

Auguste est, comme on sait, avec Adrien, l'empereur qui a le plus fait bâtir. Tibère n'a construit que dans les cas urgents ou quand l'honneur l'y engageait.

Nous savons par Suétone que, lors du dernier séjour d'Auguste dans l'île, il a donné un festin dans une villa qui ne peut être que celle de la Punta Tragara.

Il nous paraît fort probable que la large route qui mène de cette villa à une autre maison romaine, située à mi-hauteur du Monte Castiglione, a existé dès cette époque. L'empereur Auguste a possédé l'île de Capri pendant près d'un demi-siècle. Il était jeune, heureux et entreprenant lorsqu'il en devint le propriétaire et il s'y plaisait beaucoup. On est donc



Fig. 20. Vue approximative du palai



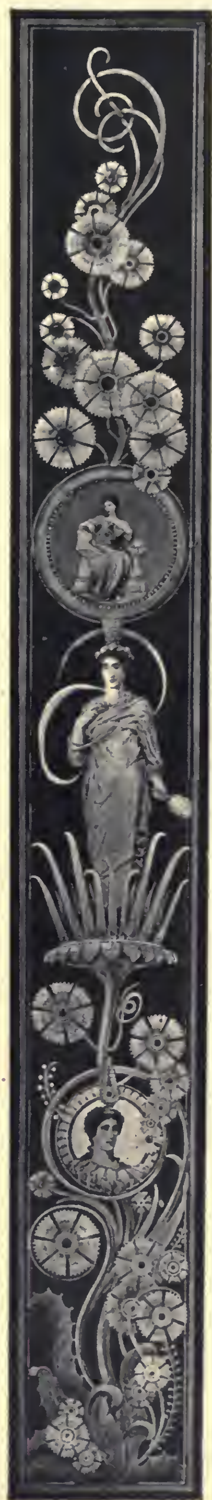
ıguste sur l'emplacement de la Certosa.

fondé à croire que c'est lui qui aura voulu exprimer cette préférence par des édifices, plutôt que Tibère déjà vieux et misanthrope lorsqu'il se retira dans Capri, fuyant un monde détesté.

Même du temps de ces empereurs tout-puissants, il fallait des années pour achever des palais aussi somptueux. On faisait venir de l'Afrique et de l'Asie le marbre des colonnes et des pavements. Les murs et les plafonds étaient peints par les plus grands artistes.

Tibère ne cherchait que le repos, et nous croyons qu'il se sera bien gardé de troubler le calme de ce beau site en y établissant des chantiers de construction. Le bruit des maçons, l'arrivée des nombreux vaisseaux chargés de matériaux, les coups de maillets des tailleurs de pierres, les cris des gabariers, tout cette bruyante activité de la bâtisse aurait nui à la tranquillité que Tibère voulait trouver dans l'île.

Comme on doit à Auguste beaucoup de monuments importants, ses biographes n'auront pas cru devoir mentionner les villas qu'il fit élever dans son domaine de Capri. Tibère, au contraire, qui poussait presque jusqu'à l'avarice le manque de goût pour les constructions, aurait certainement attiré sur ce point l'attention de ses historiens, même s'il eût fait bâtir dans Capri plusieurs années avant son changement de résidence qu'il préparait secrètement. Suétone ne nous apprend rien sur les créations impériales de Capri. Il dit seulement en parlant de Tibère: «Il n'a fait élever aucun monument pendant son règne; car, même après tant d'années, il laissa inachevés les seuls qu'il ait entrepris, le temple d'Auguste et la restauration du théâtre de Pompée. Tibère n'a jamais organisé non plus aucun spectacle.» En revanche, Tacite dit dans ses Annales (IV, 67): «La solitude [de l'île] en constituait sans doute le plus grand charme aux yeux de Tibère. Il n'y avait point de port tout autour; à peine y trouve-t-on





quelques lieux de refuge pour bateaux de moyenne grandeur. Aussi ne peut-on aborder dans cette île sans être aperçu des gardes. Le climat y est doux en hiver, parce qu'on est garanti des vents froids par les montagnes. La position de l'île à l'ouest et la proximité de la mer en rendent le séjour très agréable en été. Avant les changements opérés par l'éruption du Vésuve, la vue du golfe était ravissante. Des [colons] grecs s'étaient établis dans cette région et Capri [spécialement] doit avoir été habité, suivant la légende, par des Téléboëns. A cette époque, Tibère occupa Capri [*insederat*] avec ses douze maisons de campagne de proportions gigantesques portant toutes des noms particuliers.» M. W. Bötticher traduit ce passage comme suit: «A cette époque, Tibère avait transféré le siège de sa domination dans Capri, et régnait dans ses douze villas avec leurs colonnades et leurs noms singuliers, tout comme il l'avait fait auparavant quand il prenait souci du gouvernement, c'est-à-dire adonné aux plaisirs des sens et à une oisiveté ne méditant que le mal.» *Insederat* est un mot difficile à traduire. Il indique vaguement que les villas et les jardins s'étendaient au loin et recouvraient pour ainsi dire presque complètement l'île, du moins la moitié orientale qui peut seule être en question ici.

Mais que Tibère en soit le constructeur, on ne le dit nulle part.

Il faut croire cependant qu'après la mort d'Auguste on a encore élevé des bâtiments de luxe dans Capri. C'est ce qui ressort d'une trouvaille faite par Feola en 1826 à l'est de la Certosa, mais beaucoup plus bas. Il a découvert plusieurs chambres dont le pavement de marbre était d'un travail magnifique, des murs peints et de nombreux fragments de marbre. Il y avait aussi des briques bien cuites qui portaient cette inscription: «Hyacinthi Juliae Augustae.» Ceci nous indique que ces briques provenaient d'une fabrique appartenant à Hyacinthus, l'affranchi de Julie

Auguste. Or ce nom honorifique n'a été donné à Livie, femme d'Auguste, qu'après la mort de celui-ci. Outre le palais d'Auguste, la dernière gravure (fig. 20) nous montre encore, au milieu et à l'arrière-plan, une série de constructions dont nous parlerons plus loin. Notre place sur la plate-forme nous permet déjà de nous orienter au sujet de leur situation.



Voici d'abord la route antique mentionnée plus haut. Elle longe en demi-cercle la plaine creusée en forme de coquille et donnait accès, à son extrémité, au château de la Punta Tragara édifié sur une falaise abrupte. Adossé aux rochers qui le surplombent, nous apercevons le palais lui-même entouré de ses jardins. Il semble s'être composé de plusieurs villas qui communiquaient entre elles; nous trouvons encore en effet, de l'autre côté de la route, une quantité de débris qui nous prouvent qu'il a dû exister ici tout un ensemble de riches édifices. Ce chemin en lacet suivait tantôt les caprices du sol, tantôt était porté par de fortes substructions destinées à racheter les inégalités du terrain.

Tout au fond, à gauche sur la hauteur, nous voyons encore apparaître le grand palais de Tibère, construit, comme nous l'avons dit, au point culminant de la moitié orientale de l'île.

Rendons-nous maintenant sur ce terrain où serpentait notre route longue d'environ 1500 mètres et conduisant jusqu'au palais d'Auguste à la Punta Tragara. Nous y trouverons encore une grande quantité de substructions (fig. 15), des piliers avec voûtes en berceau qui supportaient autrefois cette route large de 6 mètres. Ils formaient jadis des cavités de grandeur moyenne qu'on utilisait en qualité de réservoirs. Les habitants de Capri les nomment aujourd'hui le camerelle. Environ 12 mètres en arrière de la route, et plus loin en continuant à monter la pente douce de la montagne, on a trouvé tant de vestiges de murailles romaines, tant de



pavements de marbre précieux, de murs peints, de fragments de marbre et de monnaies, que l'on est obligé d'admettre qu'il y a eu ici tout un groupe d'édifices de luxe qui s'étendaient jusqu'au palais d'Auguste, ou même en faisaient partie. Cette dernière supposition devient très vraisemblable si nous nous reportons à nouveau au palais d'Adrien, en songeant aux besoins de la cour impériale qu'il nous indique. Les villas modernes, bâties sur cette route antique depuis une trentaine d'années, ont été élevées en partie sur des fondations antiques. Les anciennes caves servent encore, et souvent l'on trouve pendant les travaux des objets d'une grande valeur à quelques mètres sous terre.

Une partie des nombreuses salles du palais d'Auguste n'a été déterrée qu'en 1885. La plupart des pièces du palais dorment encore aujourd'hui sous des champs de blé. Il est surprenant de constater qu'un des rochers du Monte Tuoro, situé derrière l'ancien palais, a été abattu à coups de ciseaux à une hauteur considérable pour faire place sur ce sommet étroit aux constructions de l'empereur.

C'est là un procédé que nous aurons encore plus tard l'occasion d'admirer à propos d'un autre édifice plus important. La fig. 20 nous a montré, vue de l'ouest, la route circulaire avec les villas qui la couronnent. Pour la fig. 21, il faut nous placer derrière le palais d'Auguste et nous apercevrons, vus de l'Est, l'île et ses monuments antiques. Pour avoir une vue d'ensemble, donnant à la fois l'île et le palais de la Punta Tragara, nous avons dû choisir un point imaginaire fournissant cette sorte de perspective à vol d'oiseau. C'était le seul moyen d'arriver à préciser la situation de toutes ces constructions et d'en donner une idée nette à nos lecteurs. Une reconstitution n'était naturellement pas possible ici. Voici, au premier plan, le palais sur l'étroit plateau élargi en abattant les roches voisines. Puis, au milieu, sur le versant



Fig. 21. Le palais d'Auguste à la Punta Tra
(Esquisse li



et autres édifices romains à mi-hauteur de l'île.
de l'auteur).

méridional, le grand palais du centre de la plaine décorée de jardins. C'est celui qui se trouvait au premier plan dans la fig. 20. Au loin et à gauche étaient les constructions du Monte Castiglione, à droite celles du Monte Michele. Et là où nous voyons à présent la ville de Capri, il n'y avait probablement que le mur d'enceinte, derrière lequel s'élevait comme de nos jours le gigantesque Monte Solaro, surgissant de la mer, noir et puissant, dominant tout.

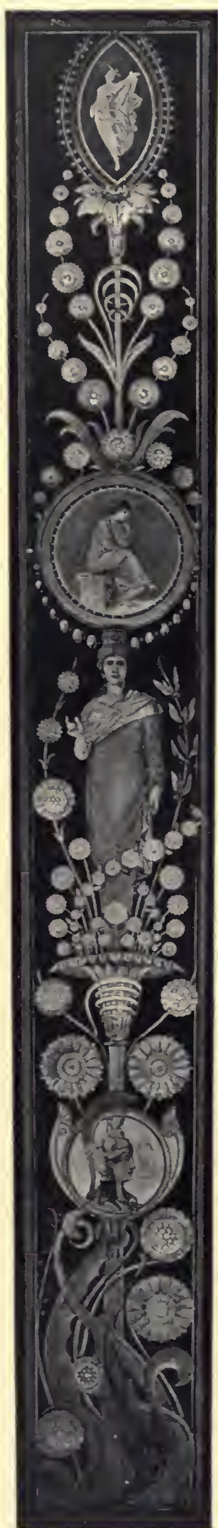
Vraiment les parages de la Punta Tragara, tels qu'ils sont aujourd'hui, devaient présenter un emplacement admirable pour un palais impérial venant couronner dignement la série de ces villas somptueuses. Nous comprenons fort bien que l'empereur ait donné l'ordre d'abattre au ciseau ces rochers escarpés, ordre que des centaines d'ouvriers se mirent aussitôt en mesure d'exécuter.

Il est certain que ce fut un travail gigantesque, mais l'effet en fut aussi des plus surprenants. Quelle vue magnifique on devait avoir du haut de ce palais! A l'ouest, on apercevait la plaine fertile et ses nombreuses constructions. A l'est, l'arête de la montagne ayant disparu, on pouvait contempler la vaste mer, les Faraglioni et le roc du Monacone. C'était un paysage si sauvage et si impressionnant, avec son absence de végétation et de traces du séjour de l'homme, que le contraste seul devait avoir quelque chose de grandiose.

C'est donc ici que le vieil empereur, assis au milieu de ses amis, «reprenait encore dans ces festins du goût à la vie», et laissait promener son regard sur la petite île des Paresseux et sur la tombe de Masgabas éclairée par la lumière des flambeaux.

Nous avons déjà dit qu'il n'y a aucune autre île accessible dans le voisinage de Capri. Nous devons donc bien admettre, bon gré mal gré, que c'est Monacone qu'Auguste désignait ainsi. M. Schöner n'est pas de cet avis. Voici ce qu'il nous dit: «Quand on a visité cet écueil d'une centaine de mètres de





circonférence, sans arbres et sans ombrages, on ne peut que rire de la supposition que des courtisans riches et voluptueux aient pu se retirer dans cette île pour se livrer aux plaisirs du dolce far niente.»

On peut lui répondre par l'exemple de nos riches viveurs d'aujourd'hui, se livrant à ce dolce far niente étendus dans les dunes pelées de nos bains de mer, respirant l'air rafraîchissant du large sur les jetées de pierre ou les estacades, et contemplant le mouvement des vagues. Les courtisans d'Auguste ont de même pu vivre dans cette île minuscule une vie de paresseux perdus dans une sorte de rêve.

Alors comme aujourd'hui, les gens gâtés par la fortune auront cherché à fortifier par la jouissance tranquille de cet air vivifiant leurs nerfs affaiblis par le travail ou l'oisiveté. Auguste, qui observait cette colonie de «paresseux» du haut de son palais, pouvait très bien appeler cette île, par plaisanterie, Apragopolis (Paresseville).

Qu'on se représente ces courtisans, blasés et jouisseurs, se reposant ici sous des tentes ou couchés sur des tapis et des coussins, tandis que leurs esclaves les protègent de l'ardeur du soleil. Les blocs géants des Faraglioni projettent leurs longues ombres dans la mer. Les vagues se brisent contre les rochers en mugissant. Tout au haut, devant eux, resplendit le palais d'Auguste. N'était-ce pas là pour le plus blasé des Romains une véritable jouissance? Et avant tout, c'était un changement. La cour de l'empereur Auguste comptait alors un grand nombre d'hommes les plus spirituels et les plus instruits de leur temps. Pourquoi n'auraient ils pas cherché un lieu de repos et de récréation tranquille dans cette petite île où se déploie dans tout son éclat la beauté de ces rivages méridionaux?

Les rares ouvrages historiques qui nous sont parvenus ne mentionnent que deux séjours de l'empereur à Capri. Il n'est cependant nullement im-

possible qu'il ait visité plus souvent notre île. Suétone nous dépeint le propriétaire impérial de Capri dans toute son affabilité. Comment ne pas imaginer qu'Auguste ait passé parfois de longues heures de joyeuse causerie là-bas, dans cet îlot minuscule, avec son favori Masgabas et d'autres amis aussi avides de repos? En effet, l'érection du tombeau de Masgabas en cet endroit apparaît comme un monument en souvenir d'heures heureuses. Quelle impression solennelle et puissante il devait produire dans cette petite île baignée par les flots et qui n'avait servi jusque là que de lieu de jouissance tranquille sous l'égide de Masgabas, le fondateur de la colonie des Paresseux! Cet homme devait lui être bien cher pour qu'au retour de l'empereur on honorât son tombeau par l'éclat des torches allumées.

Dans son livre si intéressant sur l'île de Capri, Ferdinand Gregovorius aime à s'embarquer, comme il le dit, pour le pays des chimères. Couché sur le rivage, il se plaît à suivre au vol des pensées agréables et son imagination se reconstruit alors des épisodes d'une réalité possible, sinon démontrable. Le rocher du Monacone est bien un de ces coins propices aux rêveries rétrospectives, car, malgré son aspect insignifiant, il a été immortalisé par un vers du grand empereur Auguste et ces quelques mots donnent lieu, comme nous l'avons vu, à toute une série de combinaisons.

Un peu au-dessous du sommet du Monte Castiglione, sur un plateau rocheux, se trouvait une grande villa. Aujourd'hui, la cime de cette montagne, qui se précipite droit dans l'abîme de trois côtés, est couronnée par les ruines extrêmement pittoresques d'un château-fort du moyen-âge. Ici s'élevait sans doute autrefois une construction romaine, peut-être un temple ou une trésorerie. C'est du moins ce qu'on peut présumer d'après les restes, qu'on trouve encore en différents endroits, d'un mur antique élevé en hémicycle et





s'étendant jusqu'au bord du rocher. Son revêtement de briques disposées en réseau subsiste par places. On trouve aussi des vestiges d'un second mur d'enceinte concentrique, d'un rayon plus étendu. Il a l'air d'avoir servi de soutènement pour une terrasse. La villa proprement dite se rattachait à ce dernier mur d'enceinte.

A la fin du XVIII[e] siècle, Hadrawa fit des fouilles très sérieuses dans ces parages et manqua d'y périr par suite d'un éboulement. Dans une série de pièces luxueuses dépendant d'un établissement de bains, il découvrit des pavements de marbre précieux, un grand vase, deux têtes, des reliefs à figures et des ornements de marbre, ainsi que des fragments d'œuvres plastiques en stuc.

Hadrawa nous raconte lui-même comment il a distribué à des connaissances une quantité d'objets déterrés. L'insouciance avec laquelle il a agi nous étonne au plus haut degré. En voici un exemple tiré d'une lettre à un ami: «Je vous ai raconté que lors de ma découverte des chambres du Castiglione, j'ai trouvé différents objets en plâtre d'un style grec vraiment pur . . . . J'en ai fait cadeau à quelques-uns de mes amis qui désiraient avoir quelque souvenir de l'île de Capri. L'un d'eux, M. Budon, était présent lorsque je découvris le pavement du palais de Castiglione. Je me suis fait un plaisir de lui offrir quelques-uns de ces plâtres, qu'il conserve avec soin dans sa collection. Le premier représente un gentil petit garçon, le deuxième un génie, le troisième un hippogriffe; le quatrième est un masque peint. Cela peut vous donner une idée du bel effet que devait produire une pièce décorée de ces ornements. Je pourrais vous envoyer aussi les dessins des briques ornées que j'ai données à différents étrangers.»

Voici ce qu'Hadrawa nous dit encore en un autre passage: «Quelques insulaires m'ont raconté qu'il y a quelques années deux colonnes se trouvaient

sur le rivage, à l'ouest, complètement dégagées. Lors d'une visite de l'île, quelques étrangers compétents les virent dans cet état d'abandon. Ils louèrent un bateau, abordèrent par un beau clair de lune et mirent les deux colonnes à bord dans le plus grand silence et très facilement. Deux ou trois insulaires qui étaient présents en leur qualité de gardes de nuit, s'approchèrent des ouvriers et virent avec plaisir avec quelle dextérité, quelle rapidité et quelle adresse les étrangers savaient transporter ces lourdes masses dans leur bateau. Après avoir fini le chargement, les étrangers souhaitèrent la bonne nuit aux gardiens et mirent à la voile. Le lendemain, ceux-ci racontèrent leur aventure sur la place du marché et les auditeurs envièrent les gardiens qui avaient pu assister à une aussi habile manœuvre.»



Ce trait raconté par Hadrawa passerait pour sarcastique, si l'on ne savait qu'à cette époque les collectionneurs qui volaient des antiquités étaient souvent des gens appartenant à la meilleure société. Pour toute excuse, ils disaient vouloir sauver les œuvres d'art d'une ruine complète en les confisquant. Hadrawa partageait les mêmes idées. Il avait décoré sa maison de Naples au moyen de pavements de marbre provenant de Capri. Hadrawa finit sa lettre en disant: «Les autres monuments rares que j'ai déterrés sont encore tous entre mes mains. Choisissez ce qui vous convient à vous et à vos amis.»

Comme il était besoin, pour la décoration intérieure et extérieure des palais romains, d'un grand nombre de colonnes de marbre précieux, comme en outre les terrasses, les salles du palais, les jardins étaient certainement ornés d'un grand nombre de statues de marbre, vu la statuomanie bien connue des empereurs, on doit bien admettre que, dans le haut moyen âge et plus tard, on a emporté de l'île des cargaisons entières de colonnes, de statues et de mosaïques.



C'est ainsi qu'on ne voit presque plus rien de la villa que Hadrawa a mise au jour sur le Monte Castiglione. Les paysans remblayèrent toutes ces excavations après qu'elles eurent été pillées, et aujourd'hui la vigne pousse sur les ruines, les figuiers étendent leurs capricieux rameaux dans ces lieux témoins de splendeurs disparues. Les restes du château féodal voisin évoquent en revanche des temps tout différents. Elles nous rappellent le souvenir des Sarrazins pillards pénétrant dans le golfe avec une flotte de quarante vaisseaux, inondant l'île et la mettant à sac. Ils auront sans doute rasé les derniers débris des palais impériaux.

Ce qui est encore bien plus intéressant que les trouvailles du Monte Castiglione, ce sont les ruines de la montagne voisine, du Monte S. Michele (fig. 17 M). Cette élévation présente à l'ouest un versant abrupt et stérile. Les trois autres côtés, quoique bien accidentés aussi, sont plantés de vignes et d'oliviers. Au-dessus de la ville actuelle de Capri, nous voyons, environ au dernier tiers de la hauteur, une route antique très bien conservée encore dans ses contours généraux. Elle a 12 mètres de large et contourne la montagne sur une longueur d'à peu près un kilomètre. Cette route circulaire avait, du côté extérieur, de forts murs de soutènement qui formaient des caves et des citernes, tandis qu'à l'est et au nord le bord intérieur de la route avait été taillé dans le roc. On retrouve encore jusqu'à la hauteur de 4 mètres les traces facilement reconnaissables des coups de maillet qui ont transformé la pente du rocher en une paroi verticale, formant ainsi une terrasse d'une beauté incomparable qui entoure en ovale tout le sommet de la montagne. Aujourd'hui, nous sommes habitués à forcer le passage pour nos chemins de fer, dans les montagnes, à l'aide de tunnels, de galeries ou de voies libres taillées dans le roc à coups d'explosifs. Nous avons à notre service des moyens puissants d'un effet

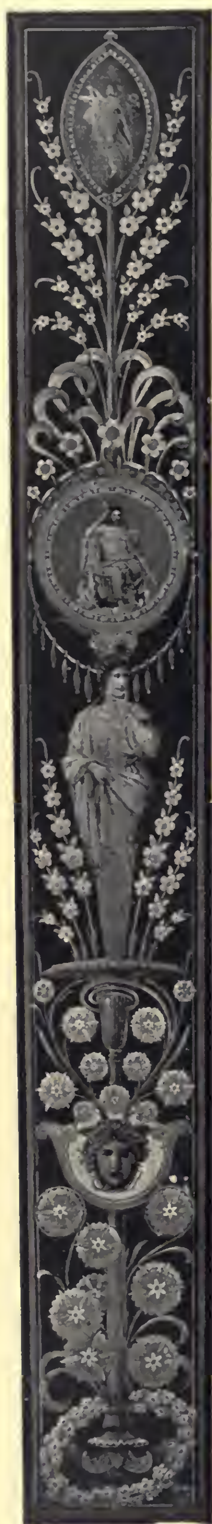
immédiat, qui arrachent, comme en se jouant, de gros blocs de rochers. Ici, au contraire, chaque coup de maillet ne détachait qu'un atome de la montagne et il fallait d'innombrables efforts et des légions d'ouvriers pour tracer ces routes dans les durs rochers de l'île. C'était un travail d'esclaves de grand style: un signe du maître avait suffi pour mettre en mouvement cette fourmilière comme par enchantement.

Mais quel peut bien avoir été le but d'un pareil travail? A-t-on voulu construire autour du San Michele les colonnades d'une pergole ornée de fleurs pour servir de promenade ombragée? Ou bien était-ce une sorte de corso au haut de cette île escarpée qui ne permettait que rarement de se promener sur un chemin horizontal? Ou bien encore avons-nous affaire à un cirque dans lequel les Grecs et les Romains de la suite de l'empereur, ainsi que les officiers de la garde prétorienne, faisaient courir leurs chevaux en jouissant en même temps de la superbe vue de l'île de Capri avec ses villas et du large golfe de Naples? Avait-on établi ici un champ de courses autour de la montagne, parce qu'on manquait de plaines dans cette île rocheuse, pour pouvoir présenter en même temps les plaisirs de la capitale dans cette résidence d'été de l'empereur? C'eût été là quelque chose de neuf et de remarquable, et cependant de bien conforme aux caprices d'un souverain que mille mains empressées étaient toujours prêtes à satisfaire.

Un point cependant fait difficulté. A l'endroit désigné par M dans la figure 17, la route est brusquement interrompue, mais se continue environ six mètres plus loin à un niveau inférieur de quelques mètres. C'est comme si l'on avait voulu créer artificiellement un obstacle aux voitures et aux cavaliers.

Au sud, devant cette route horizontale, se trouvent encore les voûtes et les murs d'une construction assez importante, comportant un vestibule et une salle de 25 mètres de long sur 4 mètres de profondeur. Sommes-





nous en présence des ruines d'un riche portail, d'un propylée ou de quelque construction analogue, en rapport avec le palais du sommet de la montagne? C'est aussi à cet endroit que débouchait la route carrossable venant du bas de la côte, car, immédiatement derrière ce portail ou propylée, la route, taillée également dans le roc, continue à monter en zigzag et mène jusqu'au plateau du sommet.

Ce plateau nous présente une nouvelle énigme, tout comme la large terrasse qui entoure le Monte Michele. Cette plate-forme rectangulaire a environ 72 mètres de long sur 32 mètres de large. Elle repose sur de gros contremurs et doit avoir porté autrefois un édifice romain qui dominait fièrement toute la contrée.

Au nord, ce mur antique, fait de béton en moellons très durs, est encore en parfait état de conservation. De l'autre côté, il a été refait par les Anglais qui ont bâti à cette place une forteresse au commencement du XIXe siècle, en détruisant les ruines qui pouvaient encore s'y trouver.

S'il y a eu ici un palais impérial, comme on l'admet généralement, il n'a pu être, à en juger par les fondations, qu'un bâtiment rectangulaire sans avant-corps aucun. Il différait donc considérablement des autres palais de Capri qui présentaient chaque fois des groupes variés de constructions.

Le plan de cet édifice est si simple qu'il est vraisemblable que nous avons affaire à un temple.

N'est-il pas étonnant que jusqu'ici nous n'ayons pas encore trouvé de temples parmi les ruines de Capri? Et cependant il a dû y en avoir plusieurs, indépendamment de ceux qu'avaient érigés les Grecs. Or, de toutes les ruines conservées, il n'y a que le grand rectangle du Monte Michele qui aurait pu convenir à cet effet.

La destruction barbare de tous les édifices antiques de l'île de Capri a été si radicale, l'enlèvement de

tous les morceaux de marbre a été si complet qu'on a peine à trouver encore quelque fût de colonne.

Dans ces conditions, il est assez hardi de supposer ici l'existence d'un temple. Toutefois l'induction nous est permise comme à l'anatomiste trouvant l'os d'un petit doigt humain. Il en conclut avec certitude qu'il a trcuvé le dernier reste d'un homme et non d'un cheval, et peut alors en toute sécurité rétablir la forme des autres os, même s'ils sont perdus.

On est moins sûr, il est vrai, quand il s'agit de trouvailles architectoniques; elles indiquent cependant la voie à suivre. Le propriétaire actuel du Monte Michele nous a guidé lorsque nous avons visité ces ruines. Nous avons trouvé dans un coin obscur le tiers de la base d'une belle colonne en marbre blanc du plus pur style grec corinthien. Complète, elle aurait à la base inférieure un diamètre de 1 m. 12 et une hauteur de 43 centimètres, ce qui donne 90 centimètres de diamètre à la base de la colonne et une hauteur totale d'au moins 8 mètres, c'est-à-dire avec l'entablement à peu près 11 mètres.

Il n'est pas probable qu'avec cette hauteur cette colonne ait pu faire partie de la façade d'un palais impérial qui avait alors toujours deux ou trois étages. Nous savons que dans tous les édifices romains de quelque importance les différents étages étaient marqués par des rangées de colonnes. Les maisons de trois étages en avaient souvent trois séries les unes au-dessus des autres. Il se pourrait donc plutôt que cette base ait appartenu à une colonne d'honneur isolée, telle que nous en voyons au Forum romain, ou bien qu'elle ait fait partie de la colonnade d'un temple. Celui-ci aurait eu 11 mètres de haut sans compter les substructions et le fronton, et, avec ces parties, au moins 18 mètres, ce qui est la hauteur d'une maison de quatre étages.

La situation de cet édifice dominant la ville de Caprée, de même que l'existence de la large route de





la montagne si bien appropriée aux cortèges des jours de fêtes, viennent à l'appui de cette opinion qu'il est impossible de démontrer.

Elle se trouve de plus renforcée par le fait que dans un des espaces voûtés des substructions, il se trouve une petite chapelle chrétienne contenant des peintures de la première époque byzantine encore assez bien conservées. C'est comme si l'on avait voulu pour ainsi dire purifier et sanctifier ces lieux affectés jadis au culte païen. Nous avons d'autres exemples de ce fait. C'est ainsi que les chrétiens qui habitèrent plus tard Sélinonte taillèrent les sépulcres de leurs parents dans les fondations en pierres des temples en ruines de leur ville, et aujourd'hui même on aperçoit avec horreur ces ossements par les fentes des dalles qui couvraient ces tombeaux. On peut aussi invoquer l'exemple du Panthéon, l'église S. Maria sopra Minerva, ainsi que Saint-Théodore de Rome.

Peut-être ferions-nous mieux de nous abstenir encore et de n'exprimer notre avis sur la ruine qui couronnait jadis le Monte S. Michele que quand des recherches plus approfondies nous permettront d'apporter des preuves plus frappantes. Malheureusement nos études furent interrompues par la nécessité du retour. Du reste, ces discussions rentrent mieux dans le cadre d'une dissertation purement scientifique qui ne constitue pas notre but actuel.

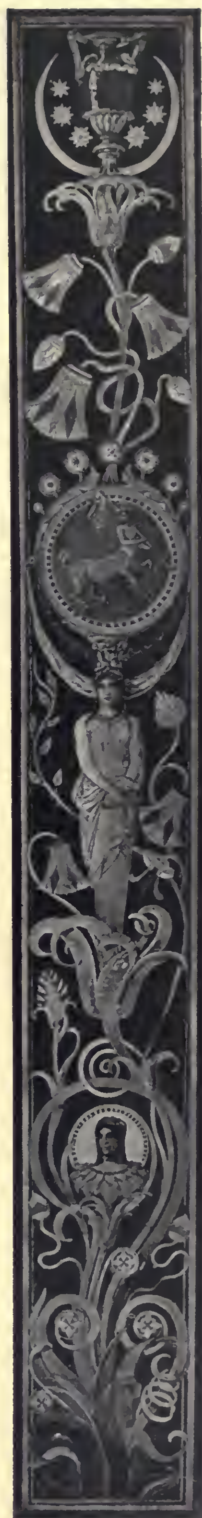
Néanmoins nous n'avons pu passer sous silence cette ruine considérable, non plus que la grande terrasse qui contourne la montagne. Il nous a été impossible de voir dans les substructions du plateau du Monte S. Michele les ruines d'un palais impérial. Espérons qu'il nous sera donné un jour de démontrer cette manière de voir et d'ajouter à l'intéressant tableau de l'île de Capri dans l'antiquité l'image de ce temple qui dominait les palais impériaux à mi-hauteur de l'île et qu'on apercevait de loin déjà dans le golfe de Naples.

Descendons maintenant le Monte S. Michele du côté du sud, pour prendre ensuite la direction de l'est. En suivant la gorge étroite qui sépare le grand du petit Tuoro, nous arrivons bientôt à un endroit où cette vallée tombe rapidement jusqu'à la mer, entrecoupée souvent par de larges crevasses de rochers. La vigne pousse sur des terrasses abruptes et au fond de l'abîme le terrain éboulé est couvert d'un enchevêtrement d'arbustes toujours verts. C'est un spectacle grandiose et surprenant qui se présente à nos yeux du haut de cette gorge: au premier plan, la porte gigantesque de l'Arco naturale, à travers la large ouverture duquel l'eau de la mer, qui est ici d'un bleu violet, brille dans la profondeur; au loin, se détachant sur le large horizon de la mer, nous apercevons avec une netteté impressionnante le cap Minerve et la chaîne de montagnes de la presqu'île de Sorrente, les petits rochers des Sirènes, et enfin, à l'arrière-plan, se perdant dans un bleu lointain, les parages où sont situés les temples de Paestum.

Cette vallée est la même que celle que nous avons vue en longeant en bateau les bords de l'île de Capri (fig. 7).

Un escalier très rapide conduit du haut de cette pente jusqu'à mi-hauteur de la montagne. Nous suivons les sinuosités du terrain et, après avoir descendu, non sans difficulté, plusieurs centaines de degrés de l'escalier, nous arrivons à une cavité spacieuse qui a une profondeur d'environ trente mètres et une largeur de vingt. Une végétation luxuriante croît sur la terre végétale humide qui couvre le sol, et la fraîcheur y est délicieuse.

Un charme presque magique règne dans ce lieu; a solitude et le silence, interrompu seulement par les gouttes qui tombent des voûtes, y sont presque angoissants. Des restes de maçonnerie romaine nous apprennent que cette grotte a été connue et utilisée de façon quelconque dans l'antiquité.





Entrons-y. Nos yeux, aveuglés d'abord par les reflets éclatants de la mer, se font peu à peu à l'obscurité mystique de ce lieu et alors nous remarquons que la grotte aboutit à une niche semi-circulaire en forme d'abside. Tout autour s'étendent, comme dans un petit théâtre grec, deux recoupements en maçonnerie en forme de gradins hauts d'un mètre et qui sont reliés au milieu par un étroit escalier, également comme dans un théâtre. Au centre de la niche, nous voyons un large socle où peut avoir reposé un siège en pierre ou un autel. Derrière les deux bancs circulaires, un escalier de douze marches conduit à une excavation dans le rocher. Les murs et le plafond étaient recouverts d'une maçonnerie en réseau qui devait les préserver de l'influence des eaux d'infiltration, comme dans la Grotta dell'Arsenale. La grotte s'élargit à droite et forme plusieurs chambres.

Ces formes architectoniques de la voûte en berceau et de l'abside nous font présumer qu'au dehors cette cavité était ornée d'une façade qui aura probablement croulé dans l'abîme. Du moins, on trouve encore à cette place, ainsi qu'au-dessus de la grotte, des vestiges de constructions recouverts maintenant d'une riche végétation. «A l'ombre des ronces, les décombres et la terre les recouvrent, et les herbes hautes s'y balancent au gré des vents.»

Il est fort probable que nous sommes en présence d'un temple consacré dans cette grotte à Mithra, le dieu-soleil des anciens Perses. Le culte de Mithra était encore assez peu connu sous les premiers empereurs romains. C'étaient surtout les pirates qui le pratiquaient. Ce culte ne se généralisa qu'au deuxième siècle.

De même que pour le culte d'Isis introduit de l'Egypte, ce qui attirait ici, c'était le mystérieux, le symbolisme profond, les tauroboles sanglants exécutés au lever du soleil dans les temples-grottes orientés exactement vers l'est. En même temps, on trouve

aussi dans ce culte des usages purement chrétiens, comme la rémission des péchés par le baptême, la confirmation et même la foi dans la résurrection. L'orientation de notre grotte vers l'est, la découverte d'un relief de Mithra, de fragments de colonnes et de dalles de marbre, enfin un autel en marbre blanc, dont nous parle Hadrawa, nous font admettre comme très vraisemblable qu'il y a eu ici un temple de ce dieu. En revanche, il n'est guère possible qu'un sanctuaire pareil ait existé à l'époque des premiers empereurs, quand l'île était encore leur propriété privée. Ce culte était interdit à cette époque, de même que celui d'Isis. On ne le souffrait tacitement que dans les villes de province. Comme il était défendu à Rome, personne n'aurait osé pratiquer cette religion prohibée dans Capri, en quelque sorte sous les yeux mêmes du souverain.

Si donc nous pouvons admettre que le dieu-soleil des Perses fut honoré plus tard en ces lieux, d'autre part il convient de croire que du temps d'Auguste et de Tibère cette caverne a servi à des usages plus profanes.

Située entre la Villa Jovis et celle du Tragara, dans une fraîche vallée alors probablement boisée, cette grotte aura été un lieu de plaisirs destiné notamment à certaines représentations. Suétone, qui nous dépeint l'empereur Tibère comme un homme sensuel et vicieux jusque dans sa vieillesse, s'exprime à ce sujet de la façon suivante: «Il avait imaginé également de créer de petites places de Vénus dans beaucoup d'endroits des bois et des bosquets. Là, dans des grottes et des cavités des rochers, étaient disposés des jeunes gens des deux sexes qui avaient pris la forme de nymphes et de satyres. Ce fut cause que les gens lui donnèrent ouvertement le surnom de Caprineus, en jouant sur le nom de l'île (caper = le bouc).»

Dans la Rome corrompue de l'époque impériale, on aimait, surtout après les repas, à faire paraître





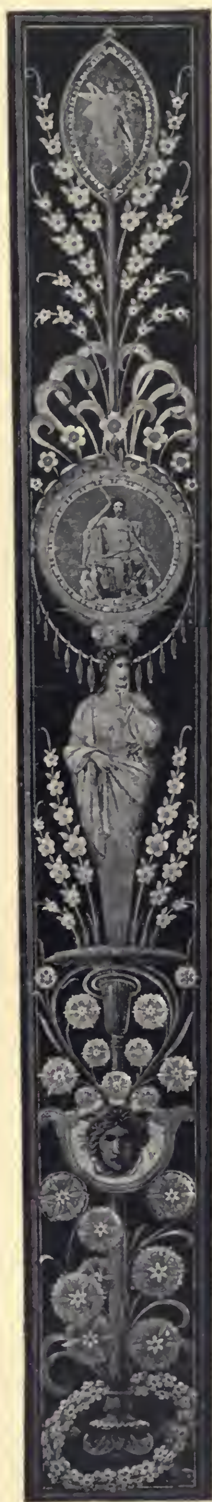
des danseuses légèrement vêtues et parées de fleurs. On exécutait aussi des drames satyriques. Comme on buvait alors couchés sur des lits de repos, ces représentations dégénéraient souvent en bacchanales, auxquelles prenaient part les convives enivrés. Ces orgies n'avaient rien de particulièrement étonnant dans cette société romaine dissipée et avide de plaisirs. Si maintenant, songeant à ces mœurs générales, nous en rapprochons la description spéciale que nous fait Suétone de la vie de Tibère à Capri, nous trouverons d'autant plus vraisemblabe l'idée que nous avons ici affaire à une de ces grottes que presque toutes les autres ne sont que difficilement accessibles.

Même si nous voulions mettre en doute la plupart des abominations que les cancans de Rome attribuaient à Tibère pendant son séjour dans Capri, nous n'aurions pourtant aucun motif de suspecter la réalité de ces divertissements et des orgies qui en résultaient.

La première impression que produit cette grotte à l'intérieur, après qu'on a surmonté le sentiment d'effroi que produit d'abord la solitude, c'est que le génie du lieu n'est pas le dieu-soleil des Perses, mais bien un faune lascif. Les gradins semi-circulaires annoncent plutôt un petit théâtre qu'un temple. Pour exprimer notre idée de façon triviale, nous dirions que nous avons affaire probablement ici à une sorte de Folies-Bergère romain, dont le répertoire devait se composer presque uniquement de représentations d'un caractère érotique. L'isolement de la grotte au milieu des rochers et des buissons, l'impossibilité d'être observé de quelque côté que ce fût, le caractère du paysage créé à plaisir pour ces spectacles de nymphes et de faunes leur étaient on ne peut plus favorables. Les deux estrades avaient certainement un revêtement de marbre et étaient juste assez grandes pour donner place aux personnes de la suite immédiate de l'empereur, tandis que le siège de Tibère, exhaussé

par une sorte de socle de marbre, était placé au centre de la ligne semi-circulaire. Comme la grotte était assez sombre, on éclairait la scène en plaçant des torches dans l'enfoncement situé derrière les spectateurs et auquel on arrivait par un escalier de douze marches.

Ce ne sont là que des conjectures, car toutes les ruines romaines de l'île de Capri nous laissent dans l'incertitude. Les anciens biographes nous disent si peu de chose, les restes des anciennes constructions romaines nous donnent des indications si vagues que nous ne pouvons arriver qu'à des probabilités indémontrables, laissant à l'imagination de chacun non seulement beaucoup, mais presque tout à faire. C'est toujours mieux, croyons-nous, que de rester indifférent à la question ou de s'en tenir simplement aux idées reçues. La multiplicité des interprétations possibles est sans doute la raison pour laquelle les archéologues prudents se sont à peine occupés de Capri. D'autre part, les peintres n'ont le plus souvent pas les connaissances techniques qu'exige un examen objectif. Ils ne peuvent pas aller jusqu'au bout des déductions possibles. S'il en était autrement, nous aurions déjà rencontré dans nos expositions quelque tableau représentant l'empereur Tibère entouré de sa suite et absorbé dans le spectacle d'un ballet romain. Par l'ouverture de la grotte, on verrait à l'horizon la mer et les côtes ensoleillées du continent lointain. Les danseurs nous apparaîtraient sous forme de noires silhouettes, si la lumière jaunâtre des torches ne venait les éclairer, en même temps que les traits si durs du vieux débauché Tibère et les têtes bouclées ou chauves des courtisans drapés de blanc. Un autre tableau nous reporterait un siècle plus tard: sur un autel de marbre blanc, au fond de la grotte, on voit brûler le feu du sacrifice. La victime est entourée de prêtres et tout autour, sur les sièges, sont assis les adeptes fanatiques du culte nouveau de Mithra. Le





globe de feu du soleil vient justement d'émerger de la mer, et Mithra, le jeune dieu-soleil, darde comme des flèches ses premiers rayons dans son sanctuaire.

Mais voilà assez de ces visions chimériques qui ne prennent que trop facilement corps dans cette île enchantée à la vue de la vaste mer. Nous nous sommes arrêté longtemps dans ce chapitre à admirer ces ruines à mi-hauteur de l'île, étonnantes par la masse et l'étendue des constructions d'Auguste formant un cercle magnifique tout autour du plateau supérieur et émergeant du milieu des jardins touffus. Nous avons ensuite suivi les vieilles routes romaines pour escalader les hauteurs ou descendre à travers les pierrailles jusque dans les profondeurs sinistres de la grotte de Mithra.

La fraîcheur et l'obscurité arrivent vite ici tandis que les sommets des montagnes de la presqu'île de Sorrente brillent encore aux derniers rayons du soleil. Fatigué des impressions les plus diverses, nous prenons le chemin du retour. Finissons notre journée, ainsi que ce chapitre, par un coup d'œil jeté du Tuoro Grande, au sud de la lisière supérieure de la vallée.

Un banc de pierre sur l'étroit plateau d'une montagne à pente raide, juste au-dessus de la grotte de Mithra, nous invite à nous asseoir. Au loin, devant nous, s'étend le continent avec le golfe posidonien; à gauche, au nord-est, derrière l'Arco Naturale, surgit de la mer, abrupte et inaccessible avec toutes ses anfractuosités, la montagne haute de 320 mètres qui portait sur sa crête la villa de Tibère. Nous apercevons les restes d'un phare situé près du palais, ainsi que le sommet des ruines elles-mêmes. Quelle impression puissante et solennelle devait produire d'ici ce palais superbe, surtout quand le grand phare, que Stace qualifie de rival nocturne de la lune, venait à allumer ses feux et qu'ainsi le palais lui-même resplendissait à travers la nuit dans une lumière rouge jaunâtre (fig. 22).



Fig. 22. Partie de la côte orientale avec le palais de Tibère et le phare.



Fig. 23. Tibère.

En Italie, la clarté de la lune est beaucoup plus intense que dans les pays du nord. Cependant, quand les couleurs éclatantes du jour commencent à pâlir et que les nuages, passant dans le ciel comme des Valkyries, viennent à voiler les rayons de la lune, cette côte rocheuse à l'est de Capri évoque dans l'âme des impressions purement ossianiques et septentrionales. Le palais de Tibère, dans notre dessin, fait l'effet du légendaire château du roi de Thulé, devant lequel brûle, sur un gigantesque autel, la flamme du sacrifice pour le solstice nouveau.

Ce coup d'œil jeté sur le lointain château du vieil empereur solitaire nous amène à des considérations plus détaillées à son sujet dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

LE PALAIS DE TIBÈRE.





Fig. 24. Villa Jovis (vue de l'est).

> Je suis resté de longues heures assis au milieu des ruines, reconstruisant Capri en imagination. Quel coup d'œil! Que l'on se figure tous ces sommets couronnés de palais de marbre, et l'île entière couverte de temples, d'arcades, de statues, de bosquets et de routes! F. Gregorovius.



Sur le sommet du promontoire qui, au nord-est de l'île de Capri, se précipite verticalement dans la mer, se trouvent les ruines considérables du palais qui portait le nom de Jupiter. De toutes les hauteurs environnantes on peut voir cette ruine gigantesque avec ses deux larges voûtes en berceau qui font l'effet de deux yeux caves braqués sur le paysage. Elle est flanquée des restes du phare qui passait pour un des plus grands de l'antiquité.

La Villa Jovis est éloignée de Capri de trois quarts d'heure environ. La route monte doucement entre le Monte S. Michele et le Tuoro Piccolo, en passant devant des fermes, des maisons de campagne et des vignobles. Cà et là, on aperçoit à travers la grille toute fleurie de roses un petit paradis: des parterres de fleurs et des arbres toujours verts entourent une petite maison blanche; des cyprès et des pins se dressent au-dessus de la haute muraille, noirs dans l'air bleu. Qui habite ces lieux? Sont-ce des hommes heureux de vivre? ou de tristes solitaires, fatigués de la vie et venus ici pour chercher loin du monde les consolations de la nature, ainsi que Tibère autrefois?

Bientôt on arrive à une route certainement antique, taillée en partie dans le roc vif, et dans laquelle on a creusé plus tard des degrés de distance en distance. Là où la route passe sur le rocher, on trouve encore des traces presque effacées des roues des voitures. Ce chemin, quoique bien étroit, était certainement



Fig 25. Ruines de la Villa Jovis (vue du sud).

carrossable, et a servi de voie de communication pour transporter d'abord à la partie supérieure de l'île les matériaux de construction, et plus tard tous les objets dont on avait besoin dans la résidence impériale. Tibère lui-même aura suivi cette route en voiture quand il ne se faisait pas porter en litière.

A droite, les falaises escarpées laissent entrevoir par leurs interstices des échappées superbes sur la mer. Il y a notamment un rocher en saillie, à 300 mètres environ du phare, d'où on peut apercevoir d'un coup d'œil la plus grande partie de la côte accidentée de l'est avec les Faraglioni. On a l'impression de se trouver en dehors de l'île, comme suspendu dans les airs.



Fig. 26. Ruines de la Villa Jovis, d'après Alvino (vue de l'ouest).

Mais nous voilà arrivé à la ruine du phare. C'est un bloc carré construit en briques, dont les façades latérales mesurent de 12 à 13 mètres et dont les coins sont saillants. Il est surmonté d'une construction de forme cylindrique (fig. 32). Le tout a environ 16 mètres de hauteur. Bâti tout près du bord de la paroi du rocher à pic, il indiquait aux navigateurs le chemin à suivre entre l'île et le cap Minerve, qui était certainement signalé aussi par un phare. On ne voit que très rarement des représentations de phares dans les reliefs antiques et les peintures murales de Pompéi. Ce n'est que dans quelques vues de ports de mer que nous rencontrons des édifices pouvant être



identifiés à peu près avec le nôtre. Ces phares antiques ne paraissent pas avoir été aussi élancés et aussi hauts que ceux d'aujourd'hui. On les plaçait en des endroits élevés et leur forme était plutôt basse et massive. Tous avaient un escalier extérieur qui conduisait à la plate-forme crénelée de la tour sur laquelle brûlait un feu de bois ou de résine.

On raconte que le grand phare de Caprée s'écroula peu de jours avant la mort de Tibère, ce qui fut regardé comme un présage de mauvais augure par les habitants de l'île. Toutefois, on reconstruisit le phare bientôt après, puisque des écrivains postérieurs en parlent avec admiration.

C'est aujourd'hui une sorte de belvédère du haut duquel on contemple les masses de pierres du palais de Tibère et le rocher à pic qui le portait (fig. 32).

Plus loin, on montre un roc saillant comme étant l'endroit d'où Tibère, d'après la légende, faisait jeter dans la mer les personnes qui avaient cessé de lui plaire. Nous savons par Tacite et Suétone que l'empereur s'est servi de la façon la plus cruelle de ce mode d'exécution, fort usité dans l'antiquité, et qu'il assistait avec une joie féroce à cet épouvantable spectacle. Cependant ces historiens ne parlent que par ouï-dire et l'on peut précisément douter que cette place ait pu convenir à cet usage.

Tous ceux qui visitent maintenant ces lieux ne peuvent se refuser le plaisir bien innocent de jeter une pierre dans ce gouffre, et nos femmes d'aujourd'hui, moins habituées que les Romaines aux spectacles horribles, frissonnent rien qu'au bruit que fait la pierre quand elle rebondit de rocher en rocher. Jamais elle n'arrive jusqu'à la mer, même quand elle est vigoureusement lancée. Ces historiens romains un peu suspects ajoutent également que Tibère avait fait placer des gardiens le long du rivage au fond du précipice. Ces hommes, munis de crochets et de perches, étaient chargés de traîner à la mer les corps déchiquetés des malheureux.

Mais continuons à suivre notre étroit sentier entrecoupé de degrés d'escalier.

D'abord il monte en pente douce; puis, devenant de plus en plus rapide, il conduit jusqu'à la hauteur de la ruine. Il suit toujours, même dans la courbe légère qu'il décrit, la direction qu'observait jadis l'escalier principal du palais (fig. 26 et 27). Dès le commencement de la montée, nous apercevons à gauche, à une profondeur de 3 mètres, une petite chambre assez bien conservée à laquelle un petit escalier moderne donne accès (fig. 27, A 1). Elle servait certainement de vestibule; c'était l'endroit habité du palais situé le plus bas, celui dans lequel on pénétrait d'abord.

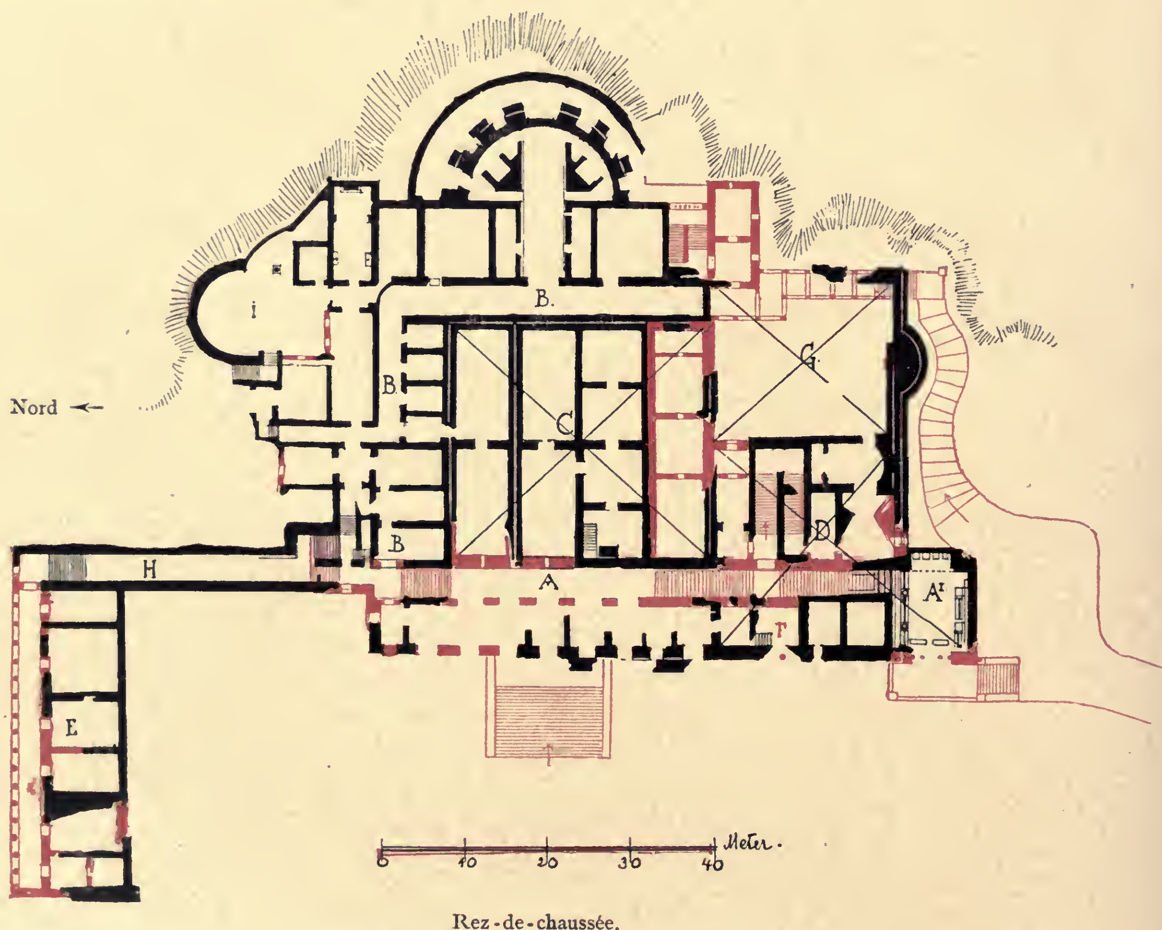


Pour nous faire une idée bien nette de l'ensemble de cette construction, nous allons suivre le plan de la ruine (fig. 26 et 27). Il nous aidera beaucoup à nous orienter. La fig. 26 est une reproduction du dessin très intéressant qu'un architecte de Naples, M. F. Alvino, a fait de cette ruine en 1835, lorsqu'elle était encore en meilleur état que maintenant. La fig. 27 est une reconstitution du plan de l'édifice par l'auteur de ces pages. Se basant sur les mensurations d'Alvino, il cherche à compléter ce qui manque. Ces additions sont marquées en rouge; le noir indique ce qui subsiste encore de nos jours.

La fig. 28 nous présente comme point de comparaison une partie du grand palais d'Auguste sur le Palatin à Rome, du moins de ce qui en a été mis à jour jusqu'aujourd'hui. Il est dessiné à la même échelle que celui de Tibère à Capri et la parenté des deux édifices, quant à leur disposition générale, est surprenante, sauf que les pièces du palais du Palatin occupent une surface environ quatre fois plus grande.

Ce dernier palais était appelé jusqu'ici le palais Flavien. On a reconnu récemment qu'il faisait partie de celui d'Auguste. Ceci nous porte naturellement à croire que notre dernier palais de Capri, situé tout au haut de l'île, a été également construit par Auguste

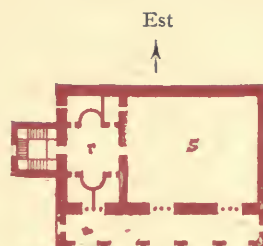
A^I. Vestibule du bas.
A. Galerie du rez-de-chaussée.
B. Chambres des esclaves du palais.
C. Emplacement des citernes.
D. Partie de l'édifice située en contre-bas et contenant les bains.
E. Maison de la suite de l'empereur.
F. Chambres des gardes du palais.
G. Jardin de l'empereur.
H. Couloir.
I. Terrasse.
a. Galerie ouverte devant les appartements de l'empereur.
b. Vestibule.
c. Parloir (Tablinum).



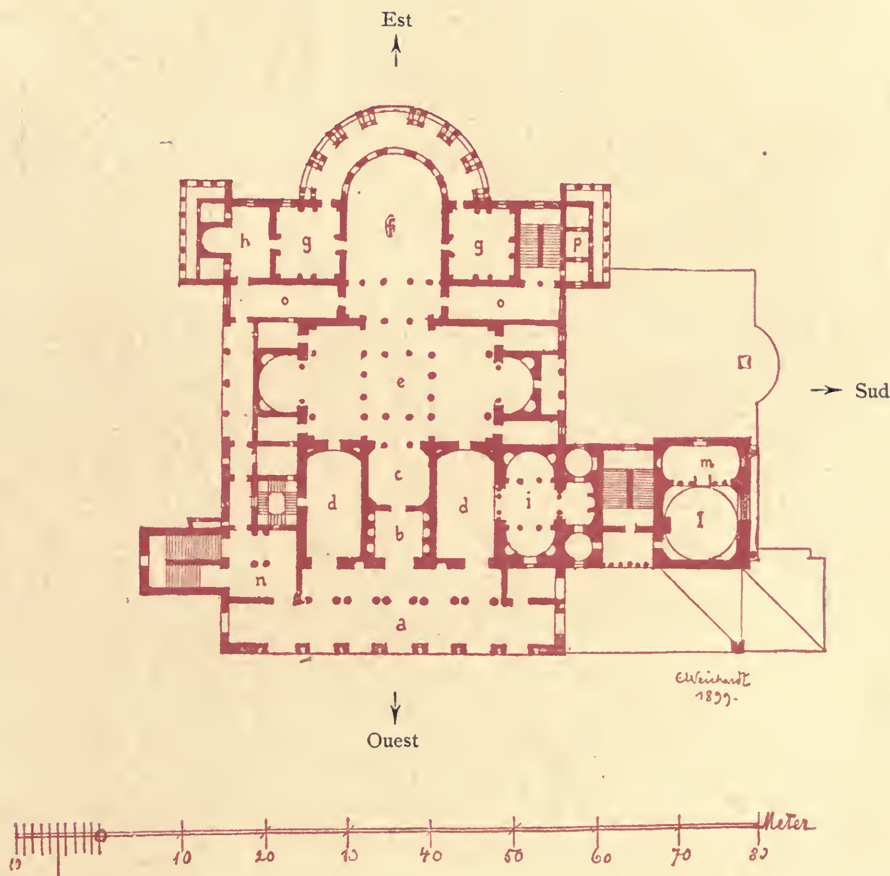
Rez-de-chaussée.

Fig. 27. Reconstitution du plan de la Villa Jovis.

d. Chambres particulières de l'empereur.
e. Galerie intérieure (péristyle).
f. Salle à manger (Triclinium).
g. Chambres particulières de l'empereur.
h. Chambre particulière de l'empereur.
i. Sanctuaire (Lararium).
l. Thermes.
m. Thermes.
n. Vestibule des prétoriens.
o. Corridors.
p. Chambres des officiers de la cour.
r et s. Antichambre et chambre à coucher de l'empereur.



Deuxième et troisième étages.



Premier étage.

Fig. 27. Reconstitution du plan de la Villa Jovis.

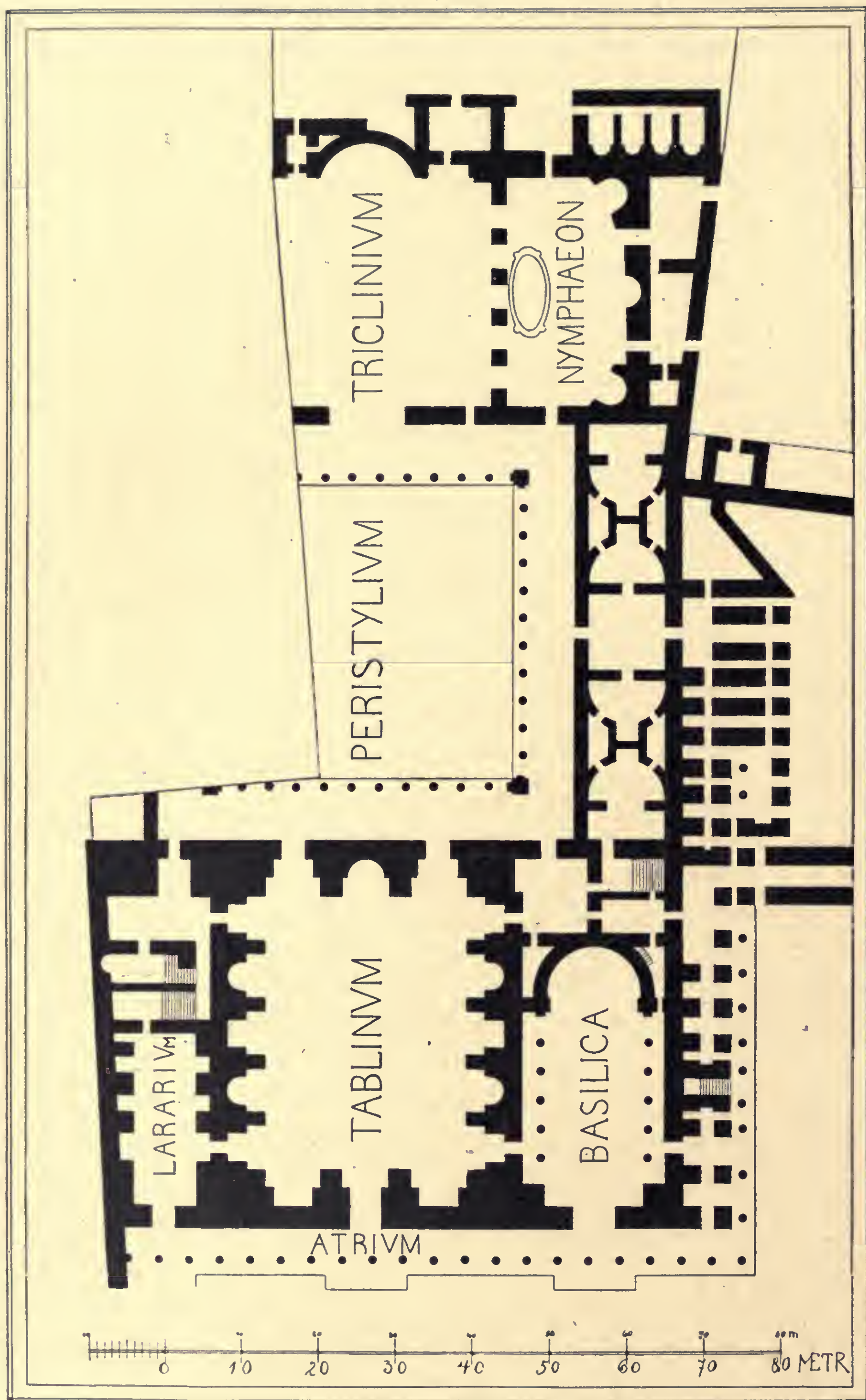


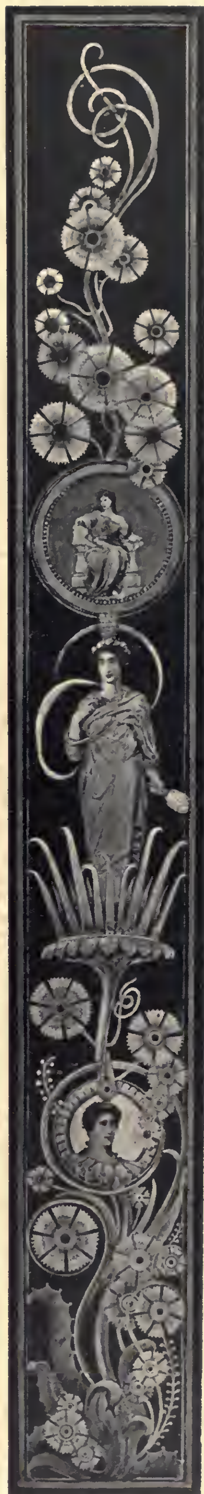
Fig. 28. Palais d'Auguste sur le Palatin à Rome.

et que Tibère l'a seulement transformé pour son usage particulier.

Retournons maintenant à notre point de vue au-dessus de l'endroit A 1 de notre plan (fig. 27), et descendons dans ce vestibule. Le pavement, assez bien conservé, est formé par une mosaïque en pierres noires et blanches, formant un dessin dans les entre-colonnements. Nous y voyons encore quelques fragments de tambours de colonnes en marbre cipolin et des bases en marbre blanc. A l'ouest se présente le petit vestibule subdivisé par de petites colonnes. Devant celles-ci se trouvait sans doute un podium avec perron tourné du côté du sud (fig. 30). Au fond de ce vestibule, nous remarquons une sorte de niche dans laquelle venaient probablement se reposer les prétoriens de garde au palais. Ce qui prouve bien que cet endroit a servi alors de vestibule, ce sont les trois marches qui se trouvent au nord et qui formaient le commencement d'un grand escalier. Les murailles hautes et étroites ne permettent aucun doute à ce sujet. Il constituait ainsi la seule entrée officielle du palais.

Chacun de ces trois degrés conservés a une hauteur de 21 centimètres et une profondeur de 38. En prolongeant cet escalier par la pensée, on arrive, avec le chiffre de 76 marches et l'intercalation d'un palier, à une élévation de 16 mètres au-dessus du vestibule. C'est le niveau du pavement sur lequel s'élève la deuxième voûte en berceau bien conservée (fig. 26). Les murs que nous trouvons encore à cette hauteur nous montrent que là se trouvait la galerie inférieure du palais, s'ouvrant sur l'île du côté de l'ouest.

Prenons le niveau de cette galerie comme rez-de-chaussée du palais, bien que, en conformité avec la pente rapide du terrain, il y eût encore 16 mètres plus bas, outre le vestibule A 1, le groupe de bâtiments D qui contenait trois salles de bains, à en juger d'après





les conduits en plomb encore existants. Ceux-ci étaient alimentés par les citernes gigantesques pratiquées dans la masse des constructions C, sous les voûtes en berceau du rez-de-chaussée qui y sont encore. Il y avait donc à cet étage des pièces inhabitées qui rentrent plutôt, d'après leur destination, dans la catégorie des caves. Au-dessus s'élevaient encore deux ou trois étages, ainsi qu'il convenait pour un palais impérial romain.

Quelques pièces de moindre importance étaient situées dans une espèce d'entresol, à 3 mètres au-dessus du pavement de la galerie inférieure, au nord de l'emplacement des citernes. Nous y trouvons de petites cellules assez bien conservées, donnant sur un corridor assez sombre d'où elles recevaient l'air et la lumière. Ces cellules, désignées sur notre plan par B B B, étaient toutes au même niveau. Elles se continuaient vers l'est de l'édifice et servaient probablement de logement aux esclaves du palais. Les murs de ces chambres sont encore en assez bon état; on y trouve même des traces de peinture rouge et des restes de pavement en mosaïque.

Dans toutes les maisons à terrasses de trois ou quatre étages habitées par la classe aisée au sud de Pompéi, on rencontre partout, à la partie inférieure, de petites chambres de ce genre attenantes à des couloirs obscurs. Ces pièces, réservées aux domestiques, étaient fraîches en été et chaudes en hiver. Celui qui connaît les pays du midi sait aussi combien y est forte la lumière du soleil: une petite fente dans un mur peut éclairer jusqu'à un certain point une place obscure. Ces longs corridors qui montent et descendent en ligne oblique, ainsi que ces interminables escaliers se suivant dans le même sens, ne sont non plus rien de rare à Pompéi ni au Palatin de Rome.

A l'est du palais se trouvent d'énormes piliers élevés en demi-cercle et supportant une rotonde imposante dont le pavement est ici au rez-de-chaussée.



Fig. 29. Tibère à l'âge mûr.



à un mètre de profondeur dans le roc. On voit donc que le rocher s'élève à l'intérieur du bâtiment, dans la direction du nord-est, à une hauteur de vingt mètres au-dessus du pavement du vestibule, ou, autrement dit, le palais recouvre de ses murs de soutènement un rocher qui mesure, à lui seul, la hauteur d'une maison moderne de quatre étages.

Un mur particulièrement épais, avec un avant-corps semi-circulaire, se trouve encore au sud du palais, délimitant le terrain G de notre plan. Comme on ne trouve pas ici de traces de fondations, mais bien une forte couche de terre végétale, il est vraisemblable qu'on y avait planté un petit jardin, entretenu avec un soin tout spécial, et ne communiquant directement qu'avec les appartements privés de l'empereur. C'était en même temps l'entrée particulière du souverain, car il est peu probable qu'il se soit servi du grand escalier. Nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le plan pour voir combien il était difficile de parvenir à l'intérieur du palais, et combien la distribution des pièces, dont le plan est encore facile à distinguer, était d'accord avec le caractère soupçonneux de l'empereur misanthrope qui habitait ce somptueux édifice, dominant de haut l'un des plus beaux golfes de la terre.

Notre grand escalier, allant de A I à A, était interrompu au milieu par un palier. En cet endroit un second escalier devait conduire à l'intérieur, c'est-à-dire que les chambres de l'empereur communiquaient par ici avec les bains situés plus bas, dans l'aile D du palais. En effet, les murs restés debout portent encore des traces qui permettent de conclure à l'existence d'un escalier.

A l'ouest, devant la grande entrée principale, nous voyons une série de petits appartements F, probablement destinés aussi aux serviteurs et aux gardes. En continuant la galerie du rez-de-chaussée A, on tombe dans le long et étroit couloir H qui suit une pente



Fig. 30. Villa J



vue du sud-ouest).

assez rapide et conduit à la dépendance F. Cette maison, admirablement située, s'ouvrant sur le golfe de Naples dont elle reçoit la fraîcheur, contenait probablement des chambres pour la suite immédiate de l'empereur, notamment pour les savants dont il aimait à s'entourer. Le niveau de cette construction était si bas qu'elle pouvait bien avoir plusieurs étages sans nuire à la vue superbe qu'on avait sur le golfe du haut des appartements impériaux.

Les cuisines et les autres pièces de l'intendance étaient suffisamment à l'aise dans les caves de cette maison, de même que dans le palais lui-même au nord des pièces marquées B B. Les ruines de la maison E prouvent qu'elle ne manquait pas d'un certain luxe.

On y trouve encore un pavement en mosaïque bien conservé. Le corridor, auquel menait l'escalier que nous y remarquons, avait des murs très soignés. La pente de ce corridor H devient rapide à son extrémité, ce qui a fait croire par erreur à plusieurs savants qu'un sentier conduisait d'ici jusqu'à la mer, ou, à travers le rocher, jusqu'à une grotte située sous le palais. Cependant les murs qu'Alvino a encore vus, et qui sont aujourd'hui, il est vrai, écroulés à leur extrémité, montrent que le corridor aboutissait tout simplement à la dépendance E. Personne, pas même un empereur romain, n'aurait pu faire construire un chemin praticable sur la pente verticale de ce rocher qui se précipite ici dans la mer d'une hauteur de 300 mètres, et il est certain que, s'il avait existé, quelques traces s'en seraient conservées jusqu'à nos jours.

Un seul escalier reliait les chambres de Tibère du premier étage à la dépendance E et à la galerie A du rez-de-chaussée que chacun devait passer après avoir franchi la ligne des gardes. Les autres escaliers étaient probablement toujours fermés du dehors et gardés par des soldats. Ils étaient réservés unique-





ment à l'empereur et à ses serviteurs particuliers. En outre, ils faisaient communiquer entre eux les appartements intérieurs des différents étages.

Une partie de l'escalier public entre A et H existe encore. Rétablissons en imagination les marches qui lui manquent et montons au premier étage reconstruit. Nous pénétrons d'abord dans le vestibule n, qui a environ les mêmes dimensions que celui du bas A 1. Des prétoriens s'y trouvaient également. A gauche était un corridor, à droite la galerie a située au-dessus de celle du rez-de-chaussée. Elle donnait de l'ombre aux chambres de l'empereur et présentait une vue superbe sur l'île.

L'entrée de cette galerie, du côté du vestibule n, était certainement toujours fermée avec soin. Tout au plus en ouvrait-on les portes aux confidents du monarque et aux représentants des souverains étrangers comme entrée de gala vers les salles de réceptions. L'empereur s'y tenait sans doute souvent seul, se chauffant au soleil en hiver et y cherchant l'ombre et la fraîcheur en été, car, d'après Suétone, Tibère ne quitta pas la Villa Jovis pendant neuf mois après la chute de son ministre Séjan, de crainte d'être assassiné.

Généralement on entrait par le corridor, large de 3 mètres environ, qui présentait une colonnade ouverte du côté du nord. On passait devant un appartement occupé sans doute par un haut dignitaire de la cour, puis par le corridor o, après lequel on pénétrait dans le péristyle e en franchissant une galerie de communication. Le péristyle ne manquait dans aucune maison romaine distinguée et dans aucun palais impérial. C'était toujours le centre de l'habitation. Entouré de colonnades, il recevait le jour d'en haut par une grande ouverture pratiquée dans le plafond et par laquelle entraient librement le soleil ou la pluie. Souvent on en faisait un jardin et on le décorait de nombreuses fontaines et de statues. Au milieu on

y voyait invariablement un grand bassin où venaient se mirer les nuages, les colonnes aux couleurs variées qui supportaient la voûte et les statues des fontaines. Les chambres principales se groupaient toujours autour du péristyle. Celui du palais d'Auguste à Rome formait un carré de 54 mètres de côté, tandis que celui de la Villa Jovis n'a que 23 mètres de long sur 14 de large. L'ouverture du plafond était en revanche de 7 mètres de côté.

Les niches qui entouraient le péristyle étaient décorées de statues. Il est probable que le trône était érigé dans l'une d'entre elles. C'est là que l'empereur recevait les ambassades et les députations; il y rendait la justice. L'endroit c, encore suffisamment éclairé, peut être regardé comme son cabinet de travail (tablinum); les pièces attenantes d d, servaient sans doute de bibliothèque et de chambres particulières. Si nous admettons que, conformément à la distribution du palais du Palatin, la pièce f était la salle à manger (triclinium) et les chambres voisines g g et h des appartements privés de l'empereur, destinés peut-être aussi à recevoir les hôtes princiers, il ne nous manque plus, pour avoir au complet un palais impérial de ce temps, qu'un lararium, espèce de sanctuaire domestique dans lequel on installait et on adorait les statues et les génies des membres défunts de la famille. On pourrait le supposer en i, de même que la porte qui conduisait aux thermes particuliers de l'empereur l m situés plus bas.

Les autres petites pièces comme p, par exemple, auront été destinées aux serviteurs et à l'entourage immédiat du souverain. Quel bel effet devait produire la colonnade semi-circulaire qui faisait le tour du triclinium! Elle était bâtie sur le rocher à pic du côté de l'est et présentait une vue étendue sur la campagne et la mer.

Suétone nous raconte que l'empereur observait souvent du haut de son palais les signaux qu'il avait





ordonné de faire du continent, sans doute du cap Minerve, à chaque événement de quelque importance. Des navires appareillés se tenaient constamment prêts pour conduire l'empereur auprès de ses légions, à l'approche du moindre danger. En lisant ces détails, nous devons songer à cette superbe galerie semi-circulaire décorée de colonnes de marbre. Nous y voyons ce puissant empereur, torturé par la conscience de ses crimes et par le délire de la persécution, la parcourant d'un pas inquiet et guettant les signaux convenus pendant le jour et les feux avertisseurs de la nuit.

Tibère était superstitieux. Il croyait fermement que les étoiles pouvaient lui prédire sa destinée. C'est pourquoi son ami, l'astronome grec Thrasylos, était constamment auprès de lui. Ils observaient ensemble le cours des astres pendant les nuits claires. Il est bien probable que, dans son palais principal de Capri, il avait à proximité de sa chambre à coucher un observatoire très élevé d'où il pouvait voir au loin partout à la ronde. Il est de plus très vraisemblable que, dans sa crainte maladive des attentats à sa vie, il aura fait établir cette chambre à coucher aussi à l'écart que possible. Les habitudes et le caractère de Tibère d'une part, de l'autre l'énorme épaisseur des murs au-dessous des pièces b c d d nous portent à croire que les constructions que nous venons de décrire étaient surmontées par une autre encore, comprenant un ou deux étages, à laquelle on avait accès par un escalier spécial. C'est dans ces lieux surtout que l'empereur devait se sentir en sûreté, qu'il pouvait sans crainte se livrer aux vices que ses contemporains lui ont reprochés, et qu'il doit aussi avoir passé bien des nuits à observer la constellation des astres en compagnie de son ami Thrasylos.

Les murs du rez-de-chaussée, dont il vient d'être question, vont de l'ouest à l'est. Ils portaient jadis les constructions supplémentaires mentionnées plus



Fig. 31. Villa Jo



(vue de l'est).

haut et ont une épaisseur de 1 m. 70 à 1 m. 90, tandis que les murs parallèles et voisins n'ont qu'une épaisseur de 1 m. 20. Ce fait doit être certainement pris en considération quand on veut se figurer le palais restauré, car des murs d'une pareille grosseur doivent avoir porté des bâtiments bien plus élevés. Ils nous fournissent ainsi les pièces qui manquaient encore pour l'achèvement du palais, l'étage contenant la chambre à coucher du soupçonneux et solitaire empereur et, au-dessus, l'observatoire.

A l'est, le palais ne pouvait avoir que deux étages pour donner assez de jour au péristyle, mais, à l'ouest, il en avait quatre. Les deux étages supérieurs étaient en retrait et formaient ainsi des terrasses comme nous en voyons dans les grandes maisons de quatre étages au sud de Pompéi (voir Weichardt, *Pompéi avant sa destruction*).

Les maisons de cette hauteur n'étaient pas rares à Rome et les palais que nous trouvons dans les peintures murales de Pompéi, en ont aussi plusieurs. Personne ne s'étonnera donc de l'élévation que nous avons attribuée au palais de Tibère.

Quand on considère que, sous le rez-de-chaussée, il y avait au Sud-Ouest un mur d'appui de 16 mètres, correspondant au terrain en pente du rocher et abritant en même temps quelques réduits secondaires, on obtient comme dimension totale de l'édifice, depuis le point le plus bas jusqu'au plus élevé, une quarantaine de mètres au moins; c'est là un huitième de la hauteur du rocher qui servait de base puissante au somptueux palais.

Il s'adaptait ainsi dans une belle complexité au sommet inégal de cette crête abrupte. Ses fières murailles se dressaient dans les airs. Organisme complet en lui-même, il formait en même temps la continuation et le dernier couronnement des escarpements déchiquetés de la montagne, dominant la mer, la courbe harmonieuse du continent, les îles





Fig. 32. Ruines de la Villa Jovis et du phare antique (vue du sud).

lointaines et la célèbre Capri elle-même, dont il était le plus magnifique ornement (fig. 30 et 31).

On peut en contester l'architecture extérieure telle que nous l'avons représentée. Outre les colonnades des faces antérieure et postérieure du palais fournies par le plan, nous avons pris comme base les peintures murales de Pompéi, les riches maisons à terrasses de la partie méridionale de cette ville déjà maintes fois mentionnées et, de plus, la distribution des palais impériaux du Palatin, qui ne diffèrent pas essentiellement dans leur arrangement des maisons patriciennes de Rome. Ils ne s'en distinguent que par la grandeur et la magnificence des pièces à l'intérieur. Le palais d'Auguste n'était en réalité que l'habitation du citoyen le plus riche et le plus puissant de Rome.

La maison de l'habitant de Pompéi, bâtie au milieu d'un quartier de la ville, ne reçoit la lumière pour la plus grande partie que par l'atrium et le péristyle, ou encore par la galerie à colonnade qui s'ouvre sur un petit jardin, comme dans la maison de Pansa. Là où elle se trouvait avoir une vue bien dégagée sur le paysage, elle se terminait par des terrasses et des galeries ouvertes, et l'aspect du pays lui-même remplaçait le jardin. Mais quand une maison romaine était libre de tous côtés, sans rue qui la bornât, elle pouvait, comme la Villa Jovis, s'ouvrir à l'air libre dans tous les sens avec des galeries et des terrasses. Par là, ce palais romain ainsi dégagé recevait naturellement



Fig. 33. Villa Jovis (vue de l'est).

une façade plus riche que celle qu'on est habitué à voir dans les maisons des villes situées dans des rues, ce qui est aussi partiellement le cas pour les édifices du Palatin.

Dans le palais si complexe de Tibère, remarquable par ses constructions en saillie et ses galeries circulaires, cette richesse se traduit de façon toute particulière.

Tout avare qu'on nous le dépeint, Tibère a bien dû cependant achever dans le goût fastueux de l'époque à laquelle il appartenait, les bâtiments transmis par son magnifique prédécesseur; quand on songe à cette multitude de statues, à ces matériaux précieux, à ces incrustations d'or, de bronze et de marbre à l'intérieur des édifices, aux peintures de grande valeur qui distinguent les bâtisses de cette époque, les palais de Capri ont dû se trouver aussi à la hauteur de leur temps et déployèrent une magnificence vraiment impériale.

Le palais d'un empereur romain n'avait pas, comme les résidences princières d'aujourd'hui, à côté de quelques salles de gala, cinq cents chambres ne s'indiquant au dehors que par d'innombrables fenêtres.



Quelques grandes salles et galeries suffisaient au maître du monde avec un certain nombre de pièces plus petites. En revanche, elles étaient aménagées avec le luxe le plus raffiné et les peuples les plus lointains devaient fournir leurs marbres et leurs bois les plus précieux pour l'installation de l'empereur. Les plus grands maîtres devaient en même temps mettre leur art à son service.

On ne peut se faire qu'une idée très imparfaite du faste prodigieux de l'ancienne Rome quand on examine le grand ouvrage de Canina, dans lequel il a reconstitué Rome, la Voie appienne et la Villa d'Adrien. On reste également étonné du luxe artistique qui se présente à nous dans les maigres restes de cette ville de province qu'était Pompéi, précisément dans la dernière période avant sa disparition. Si ses rues étaient peut-être aussi sales et aussi mal entretenues que celles de Naples aujourd'hui, en revanche l'intérieur des bonnes maisons renfermait un luxe de bon aloi et une quantité d'objets d'art. Même dans les maisons ordinaires, les arts mineurs étaient bien représentés. De massives galeries, ornées de peintures, entouraient le forum et soixante statues de marbre et de bronze s'y dressaient sur des socles multicolores; des arcs de triomphe avec cavaliers, des quadriges de bronze et des statues colossales des empereurs ornaient cette place complètement environnée d'édifices publics et de temples.

C'est le luxe déployé par cette ville de province qui doit nous servir de point de comparaison pour la prodigalité, rachetée par un sentiment artistique très grand, qui régnait à Rome et, naturellement, aussi dans les palais de Capri. Nous ne devons pas juger d'après nos habitudes et nos conceptions du luxe princier.

L'homme le plus spirituel de cette époque corrompue et, en même temps, l'homme autrefois le plus beau de la ville de Rome, Tibère, quitta sa

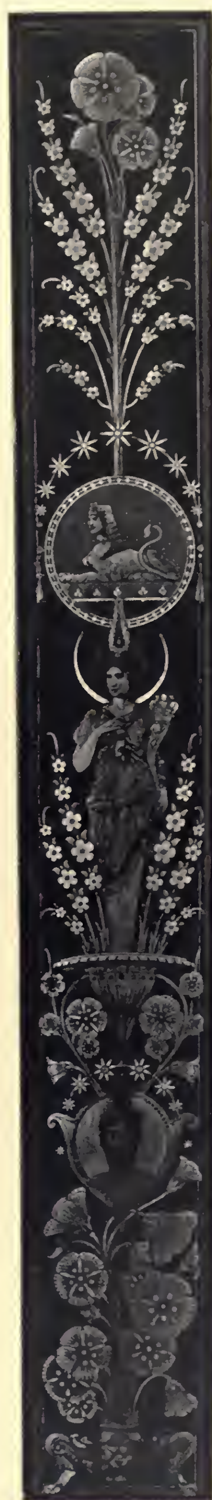
grande capitale et son vaste empire pour aller vivre loin du monde, sur cet étroit rocher baigné par les flots. Avec son humeur farouche et son caractère soupçonneux, il se contentait des quelques pièces d'apparat de son château, car, pour ce solitaire, «les noirs soucis flottaient autour des solives en bois de cèdre», comme dit Horace.

Le souvenir de Tibère pèse encore aujourd'hui comme un nuage orageux sur ce Capri ensoleillé. A Rome, c'est à peine si le peuple connaît son nom, tandis que dans Capri son souvenir est toujours vivant, et l'on fait le signe de la croix quand on songe au tyran païen, dont la cruauté et la sensualité sont exagérées de façon démesurée. Cependant, on aime encore à dire avec une sorte de fierté qu'un souverain aussi puissant a habité l'île pendant des années et la légende s'est emparée de la figure obscurcie de cet empereur.

La statue équestre de Tibère, d'une valeur inestimable, toute en or avec des pupilles de diamant, doit encore exister dans une cavité sous le château. Un jeune pêcheur, qui s'était égaré en grimpant dans les rochers et y avait pénétré par un trou étroit, l'a vue, mais sans pouvoir jamais retrouver l'entrée, assure la légende.

Comme dans la tradition allemande sur Frédéric Barberousse, on croit que Tibère sortira un jour tout cuirassé de la montagne. Le faste impérial se déploiera de nouveau et le plus pauvre pêcheur aura part à ces richesses dans cet âge d'or nouveau qui renaîtra pour Capri.







FIN.

IMPRIMÉ PAR C. GRUMBACH À LEIPZIG.
AUTOTYPIES DU PROFESSEUR AARLAND (SECTION PHOTOMÉCANIQUE
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE LEIPZIG)
ET DE L'ÉTABLISSEMENT ARTISTIQUE
MEISENBACH RIFFARTH ET CIE, LEIPZIG.